

Thèse présentée pour le Doctorat de l'Université de Paris : mention Médecine

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1905

THÈSE

N°

241

POUR

LE DOCTORAT EN MEDECINE

Présentée et soutenue le mardi 28 mars 1905, à 1 heure

PAR

E. LEYBOFF

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DE

L'HYGIÈNE DE LA GROSSESSE

Président : M. BUDIN, professeur.

*Juges : } MM. JOFFROY, professeur.
 } JEANSELME et BRINDEAU, agrégés.*

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

LIBRAIRIE DES FACULTÉS

A. MICHALON

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26

1905

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. DEBOVE.
Professeurs	MM.
Anatomie.	P. POIRIER
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale.	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.	BOUCHARD.
Pathologie médicale	HUTINEL.
Pathologie chirurgicale	BRISSAUD.
Anatomie pathologique	LANNELONGUE.
Histologie.	CORNIL.
Opérations et appareils	MATHIAS DUVAL.
Pharmacologie et matière médicale.	N...
Thérapeutique	POUCHET.
Hygiène	GILBERT
Médecine légale.	CHANTEMESSE.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	BROUARDEL.
Pathologie expérimentale et comparée.	DEJERINE.
	ROGER.
	HAYEM.
Clinique médicale.	DIEULAFOY.
	DEBOVE.
	LANDOUZY.
	GRANCHER.
Maladies des enfants	JOFFROY.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.	GAUCHER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	RAYMOND.
Clinique des maladies du système nerveux.	LE DENTU.
Clinique chirurgicale.	TERRIER.
	BERGER.
	RECLUS.
Clinique ophtalmologique.	De LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.	GUYON.
Clinique d'accouchements	BUDIN.
Clinique gynécologique	PINARD.
Clinique chirurgicale infantile	POZZI.
	KIRMISSON.

Agrévés en exercice.

MM.			
AUVRAY	DUPRE	LEGUEU	RICHAUD
BALTHAZARD	DUVAL	LEPAGE	RIEFFEL (chef des trav. anat.)
BRANCA	FAURE	MACAIGNE	TEISSIER
BEZANÇON	GOSSET	MAILLARD	THIROLOIX
BRINDEAU	GOUGET	MARION	VAQUEZ
BROCA (ANDRÉ)	GUIART	MAUCLAIRE	WÄLLICH
CARNOT	JEANSELME	MERY	
CLAUDE	LABBE	MORESTIN	
CUNEO	LANGLOIS	POTOCKI	
DEMELIN	LAUNOIS	PROUST	
DESGREZ	LEGROY	RENON	

Le Secrétaire de la Faculté : M. GRISEZ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

A MON PÈRE

A MA FEMME ET A MES ENFANTS CHÉRIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR BUDIN

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris

Membre de l'Académie de Médecine

Officier de la Légion d'honneur.

AVANT-PROPOS

Arrivé au terme de nos études, nous avons à remplir un devoir qui se double d'un bien grand plaisir : exprimer notre reconnaissance à tous nos maîtres de la Faculté.

A notre Président de thèse revient la première place. Nous éprouvons d'autant plus de respect pour M. le professeur BUDIN, qu'il n'a pas hésité d'accepter la présidence d'une thèse dont il ne partage pas complètement les idées ni les conclusions. Cela montre une tolérance et une largeur d'esprit dignes d'un maître de l'enseignement supérieur.

Nous remercions également M. le professeur PINARD, qui par son enseignement clinique inculque aux jeunes générations médicales l'idée du devoir social par rapport à la maternité dont il est l'avocat infatigable et l'apôtre le plus éclairé.

Nous avons profité de son enseignement qui nous a aidé beaucoup dans notre travail et nous lui en sommes bien reconnaissant.

INTRODUCTION

Le temps n'est plus où le médecin se bornait à lutter contre les maladies et les souffrances physiques par les moyens purement médicaux. Le médecin d'autrefois opposait à des maladies individuelles les remèdes également individuels. Mais la médecine en se développant a suivi l'évolution de la Société. L'accroissement considérable des villes, l'apparition des grandes agglomérations humaines, des collectivités complexes, avec leur mouvement perpétuel, ont transformé peu à peu les maladies individuelles en maladies sociales. Plus les rapports sociaux se compliquaient, plus l'homme-individu cédait sa place à l'homme-société, et plus cet homme faisait appel à la force collective pour lui demander la protection contre tout ce qui entrave son développement normal et son existence dans la société. La médecine moderne qui se propose de protéger l'homme contre la maladie est devenue un grand service public qui se socialise de jour en jour et qui

devient la fonction de la force collective, une fonction de l'État.

C'est grâce à cette tendance des collectivités à socialiser toutes les branches de l'activité humaine que l'Hygiène moderne doit son développement inconnu autrefois.

Et nous pouvons dire sans exagération qu'elle est devenue la branche la plus importante de la médecine. Le médecin ne peut plus se borner à traiter les maladies déclarées et souvent incurables. La pensée étiologique le pousse à chercher les conditions de l'invasion de l'organisme par les agents pathogènes. En étudiant les causes qui favorisent l'influence de ces agents extérieurs sur l'homme, le médecin est obligé d'embrasser tout le champ extérieur qui est capable de modifier la vitalité humaine. Or, l'hygiène à ce point de vue n'est autre chose que la synthèse des sciences naturelles et médicales.

« L'hygiène, définit M. Arnould, est la science des rapports sanitaires de l'homme avec le monde extérieur et des moyens de faire contribuer ces rapports à la viabilité et au perfectionnement de l'individu et de l'espèce (1) » C'est donc dans l'hygiène qu'il doit chercher la solution de tous les problèmes de la santé humaine. En visant toujours à conserver la santé et à l'augmenter, l'hygiène a cet avantage devant la médecine qu'elle s'efforce de *préserv*er l'homme des agents extérieurs en changeant le terrain favorable à l'action

1. ARNOULD. *Nouv. élém. d'hygiène*, p. 1.

de ces agents. Et comme le terrain comprend le milieu physique et social, ou l'homme naît et se développe, il est facile de comprendre que l'hygiène est une science sociale par excellence, et toute question d'hygiène publique est une question sociale. C'est pour cela que le médecin ne doit pas se contenter d'étudier les phénomènes internes ayant trait à la santé humaine, mais doit surtout analyser le milieu qui engendre ou favorise l'apparition de ces phénomènes, et rechercher les moyens de modifier favorablement ce milieu. Ici le rôle du médecin est énorme, car il est appelé à donner les raisons scientifiques à la nécessité de certaines réformes de haute portée sociale. Et le médecin, à notre avis, ne doit pas s'embarrasser des conséquences sociales et politiques de ses études, pourvu qu'il ait pour seul guide la vérité et le grand principe *mihi magis est veritas*.

C'est surtout au point de vue social, que nous avons abordé l'étude de l'hygiène de la grossesse. Certes, nous ne prétendons pas avoir apporté quelque chose de nouveau dans l'étude de ce problème, mais nous avons cru utile d'insister une fois de plus sur l'importance de la question qui, du reste, n'est pas encore résolue en pratique. On ne voit jamais se réaliser les desiderata d'importance sociale qu'après de longues études et une incessante propagande de la même vérité, surtout si celle-ci touche aux intérêts des hommes. Si les axiomes mathématiques, a dit le philosophe anglais Locke, touchaient aux intérêts des gens, ils auraient été discutés jusqu'à nos jours. D'autre part, nous avons,

dans notre thèse, étudié la question à un point de vue plus général que ne l'ont fait d'autres auteurs qui se sont occupés de la même question. Nous nous sommes proposé de dégager toutes les raisons qui contribuent à éteindre le sentiment de maternité chez la femme moderne. Nous ne prétendons pas, bien entendu, les avoir données toutes, car rien ne nous paraît plus difficile, que de rechercher toutes les causes multiples et variées qui président à l'affaiblissement de la fonction de procréation chez la femme. En dehors des raisons d'ordre médical et obstétrical, il y en a bien d'autres et non des moindres qui échappent à notre investigation.

Certes, tous les auteurs qui ont traité de l'obstétrique ont consacré un chapitre spécial à l'étude des règles hygiéniques qu'il convient d'imposer aux femmes enceintes afin d'éviter l'interruption de la grossesse. Mais ce n'est que de notre temps que la question de l'hygiène de la grossesse est devenue un problème de grande portée sociale et préoccupe non seulement les accoucheurs, mais aussi, nous dirions volontiers surtout, les hommes d'action sociale et politique. En effet, en présence de la dépopulation qui menace la France on s'est demandé si on ne pouvait pas guérir le mal par une puériculture rationnelle. S'il existe, en effet, bien des causes du faible accroissement de la population, il en est assurément une qui joue un grand rôle : c'est la situation faite à la femme et surtout à la femme enceinte par la société moderne.

Nous ne pouvons pas, étant donné les cadres limi-

tés de notre thèse, aborder l'historique de la question qui nous occupe. Nous nous contenterons de constater que la femme enceinte a été l'objet des sollicitudes particulières dans les temps les plus reculés de l'histoire.

Les fantaisies théologiques, les superstitions religieuses et les mythes poétiques des anciens nous renseignent suffisamment sur l'importance considérable que l'humanité a toujours attribuée à la fonction de la génération. C'est ainsi que chez les Hébreux, nous trouvons une législation spéciale concernant le respect de la femme enceinte. La loi de Moïse s'appliquait même aux animaux ; on ne sacrifiait pas dans les temples les femelles qui portaient, ce qui n'est pas le cas pour la civilisation moderne qui permet de torturer les femmes enceintes jusqu'au terme de leur grossesse en les faisant travailler dans l'enfer de l'industrie moderne. Et cela en vertu de la loi sur la liberté de travail chère aux individualistes bourgeois et qui est inscrite sur leur charte dite « *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* ». Comme on dit à l'ouvrier qu'il a le droit de ne pas travailler, on dit à la femme enceinte qu'elle jouit elle aussi des mêmes droits inaliénables de rester chez elle, même pendant toute la durée de la grossesse. Ce raisonnement digne du fameux Loyola est à la base même de toute l'argumentation des conservateurs contre l'esclavage économique et social que le capitalisme moderne fait subir à la femme aussi bien qu'à l'homme. Oui, la femme est libre de ne pas travailler ; mais cette liberté métaphy-

sique, qui n'existe que dans les discours déclamatoires des défenseurs du régime actuel, veut dire en langue scientifique : liberté de mourir de faim.

Nous croyons que cette liberté chantée par ses apologistes « modern style » fait aujourd'hui une bien triste figure et demande à être corrigée. Du reste, l'État moderne tend à limiter dans bien des domaines de la vie sociale cette liberté du fort qui ne s'en sert que pour écraser le faible. La femme, et surtout la femme enceinte est une des nombreuses victimes de ce régime de liberté si mal comprise et si mal pratiquée. Bien des voix, et non des moins autorisées, se sont élevées contre la situation intolérable faite à la femme enceinte par la société actuelle. M. le professeur Pinard s'est fait l'avocat le plus convaincu et le plus ardent de la maternité complète, à tel point, qu'il est traité de révolutionnaire dans le milieu académique et dans les administrations. Nous estimons que cette épithète lui fait un grand honneur. Et si nous nous sommes proposé de défendre la même cause, c'est que la question n'est pas close, et le grave problème de la maternité n'est nullement résolu en pratique.

Nous tâcherons donc d'analyser les causes qui président à l'affaiblissement de la maternité, de justifier la nécessité de l'hygiène particulière pour la femme enceinte et d'indiquer sommairement les remèdes à apporter à ce mal social.

CHAPITRE I

NÉCESSITÉ DE L'HYGIÈNE SPÉCIALE POUR LES FEMMES ENCEINTES

Outre les raisons spéciales tirées de la pathologie gravidique et dont nous parlerons plus loin, la femme enceinte doit être protégée par des lois spéciales d'hygiène exigées par la physiologie particulière de l'organisme féminin.

« Les conditions physiologiques spéciales à l'organisme féminin, dit M. Proust (1), l'ont doté d'une fragilité et d'une délicatesse particulières. S'il est vrai que la femme puisse aspirer à remplir presque toutes les besognes qui ont été confiées à l'homme, elle ne pourra, dans la plupart des cas, l'y remplacer impunément. L'alternance régulière de ses fonctions organiques essentielles est déjà, pour elle, une cause d'attentions et de précautions forcées. Le retentissement qu'ont ses fonctions sur tous les appareils de la vie organique,

1. PROUST. *Rev. d'hygiène*, 1890.

lui commande d'éviter tout surmenage physique, sous peine de détruire un équilibre déjà trop souvent instable. D'autre part, sa vie même ne lui appartient pas en propre ; la maternité exige d'elle des sacrifices incessants. Il serait à souhaiter que les fatigues des veilles prolongées, les rudes tâches de l'industrie lui fussent toujours épargnées. Jeune fille elle doit préserver sa santé de tout ce qui peut entraver le développement normal, parfait, harmonieux et complet de tout son être ; femme elle a besoin de toutes ses forces et de sa santé afin de se multiplier pour ses enfants. L'anémie, pour résumer d'un seul mot tout cet ensemble de symptômes auxquels donne lieu le dépérissement organique, aura ici des conséquences plus désastreuses, si bien que, les mauvaises conditions climatiques et hygiéniques aidant, le cortège habituel des phlegmasies chroniques, des affections constitutionnelles et même des maladies aiguës y trouveront un terrain de culture trop large et trop fécond. Et pourtant de la force de la femme, autant assurément que de celle de l'homme, dépendent à la fois la vitalité et la prospérité de notre population. »

C'est en ces termes que l'éminent hygiéniste fait ressortir dans son rapport la nécessité d'une hygiène spéciale pour la femme. Il est incontestable que si jamais la femme avait besoin d'être protégée c'est assurément à notre époque. Une fausse éducation physique et sociale de la femme, nos mœurs et nos préjugés font que la femme d'aujourd'hui sacrifie complètement sa santé aux besoins matériels, à des considérations

esthétiques, aux goûts et aux exigences nuisibles à sa santé. Sa faiblesse physique, son épuisement nerveux, causés par la civilisation moderne, unis au surmenage physique et cérébral, par suite du travail écrasant imposé à la femme par l'industrie moderne, la menacent de dégénérescence physique considérable. Et depuis que les grandes villes ont pris un développement inconnu autrefois, la forte et robuste campagne chassée dans ces villes par une nécessité économique s'est transformée peu à peu en un être grêle, fragile, délicat, nerveux, plus gracieux peut-être, mais moins apte à remplir une des fonctions des plus importantes qui lui est dévolue, c'est-à-dire la fonction de la maternité.

De sorte que même en dehors de cette pénible fonction, la femme a mis son organisme en état de moindre résistance et réclame une protection hygiénique spéciale. Le fait que la grossesse arrive beaucoup plus souvent à terme à la campagne que dans les villes doit trouver son explication non seulement dans certaines conditions hygiéniques plus favorables de la vie de campagne, mais dans l'évolution même des organes qui subissent un certain degré d'atrophie en perdant peu à peu leurs aptitudes fonctionnelles, sous l'influence de la civilisation.

« La diminution dans la durée de la grossesse, sous l'influence de la civilisation, est comparable à la diminution dans la durée de la gestation, sous l'influence de la domestication (1). »

1. BOUCHACOURT. *Hyg. de la gross.*

Muller (1) reconnaît que : « Il y a beaucoup de raisons pour admettre que la civilisation fait accoucher prématurément. Elle rend précoce en tout ; elle fait évoluer plus rapidement ; jamais elle n'agit pour ralentir ou pour entraver l'évolution, en prolongeant les phases de développement d'un organe, en dehors des cas d'arrêt de développement. »

L'anthropologie comparée pourrait peut-être nous renseigner sur le degré de diminution que la civilisation moderne a fait subir à l'individu de l'espèce humaine. En visitant les musées d'ethnographie on est souvent frappé par la différence notable de taille qui existe entre l'homme actuel et l'homme de l'Antiquité et même du Moyen âge et qui paraît porter sur la largeur plutôt que sur la hauteur. Mais ce qui doit surtout nous inquiéter, c'est la déchéance musculaire que subit l'espèce humaine sous l'influence de la civilisation. L'intellectualité se développe en raison inverse de l'évolution physique. Il est donc logique d'admettre que la sphère génitale suit la même marche descendante et c'est pour cela probablement que l'énergie génésique va en diminuant pour les deux sexes. Malheureusement l'insuffisance d'observations et de documents ayant trait à cette intéressante question d'anthropologie ne nous permet pas de l'affirmer catégoriquement et d'en tirer des conclusions absolues qui puissent jeter un jour nouveau sur bien des choses d'obstétrique.

1. *Thèse de Nancy*, 1878, p. 26.

Si donc au point de vue de la conservation de l'espèce il est important de rendre l'homme plus robuste, plus sain, combien plus urgent est de protéger la femme depuis son enfance et surtout pendant la période troublée de la gestation. Car, si l'obstétrique fait une différence entre la grossesse physiologique et la grossesse pathologique, il n'en est pas moins vrai que pour la femme la gestation est un véritable état pathologique. Si, en effet, nombre de femmes supportent facilement la grossesse et ne paraissent pas en être incommodées, combien y en a-t-il des femmes qui en souffrent et sont exposées aux pires dangers par suite de leur état de grossesse. Nous savons, en effet, que la grossesse normale, chez une femme bien portante jusqu'alors, amène des troubles profonds dans l'économie de son organisme.

Sans faire la pathologie générale de la grossesse, ce qui n'entre pas dans notre thèse, nous allons passer en revue les principaux troubles fonctionnels et les maladies dépendant de la grossesse.

Il y a malheureusement très peu de femmes chez lesquelles la grossesse n'apporte pas des changements sensibles. Chez le plus grand nombre, au contraire, les troubles apportés par la grossesse gênent considérablement certains actes de la vie de relation au point même de faire courir à la vie de l'enfant, ou à celle de la mère, les plus grands dangers. Commençons par les troubles légers qui à cause de leur fréquence entrent dans la catégorie des signes de la grossesse. Il est reconnu par tous les médecins que les manifestations

les plus précoces de la gestation sont les nausées et les vomissements que presque toute femme enceinte voit apparaître chez elle au début de la grossesse. Souvent ces troubles de l'appareil digestif sont peu marqués et ne constituent qu'un élément désagréable de la grossesse. Mais il n'en est pas toujours ainsi. On ne saurait pas fixer toujours une limite bien tranchée entre les vomissements simples et les vomissements dits incoercibles qui prennent rarement cette forme grave d'emblée.

Nous savons quelles perturbations profondes dans la santé générale amènent rapidement ces vomissements graves, qui compromettent la vie de la femme et ne cèdent souvent qu'à l'avortement provoqué.

Après les vomissements, les femmes enceintes, et surtout celles qui se plaignent de nausées, accusent une douleur très vive au creux de l'estomac avec un sentiment de brûlure extrêmement pénible qui se propage tout le long de l'œsophage. Cette affection nommée *pyrosis* est capable, par les éructations fréquentes et douloureuses, laissant un goût désagréable dans la bouche, de diminuer notablement l'appétit jusqu'à l'anorexie complète. Ou bien au contraire on constate souvent des appétits exagérés, désordonnés, lorsque la femme sent un besoin invincible de manger à tout instant. Une forme assez grave et bizarre, de la perversion des fonctions digestives, sont les envies des femmes enceintes qui prennent souvent une intensité telle que les femmes doivent être étroitement surveillées comme des aliénées. C'est qu'en effet les envies constituent

l'ébauche d'un état pathologique mental qu'on a appelé *folie puerpérale*.

La constipation, qui est si fréquente chez la femme, devient encore plus opiniâtre pendant la grossesse, par suite de la compression que l'utérus gravide exerce sur le rectum. Or, nous savons que la stercorémie qui est traitée le plus souvent, et à tort, par le mépris, peut être la cause de troubles assez sérieux qui rendent l'individu atteint absolument malade. Nous avons eu l'occasion de voir, dans le service de M. le professeur Budin, que la stercorémie à elle seule était capable de provoquer une élévation notable de la température chez les accouchées, au point de faire penser à l'infection puerpérale.

Il n'est pas rare de voir chez les femmes enceintes s'établir une diarrhée qui, si elle persiste, peut non seulement provoquer l'avortement, mais mettre la vie même de la femme en danger.

Parmi les troubles sympathiques de la grossesse se rapportant à l'appareil digestif, notons en dernier lieu le *ptyalisme* qui ne paraît pas une affection bien fréquente, et la gingivite.

L'appareil circulatoire subit également des modifications profondes, et, en premier lieu, il faut placer l'hypertrophie du cœur.

« Cette hypertrophie est la conséquence de l'augmentation de la masse totale du sang qui doit fournir les éléments d'une nouvelle circulation, la circulation utéro-placentaire. Il en résulte aussi du côté des vaisseaux une tension artérielle plus considérable... »

« La distension de l'appareil veineux, l'apparition des varices et de l'œdème, la congestion et la mauvaise nutrition de certains organes, leur dégénérescence graisseuse, seraient la conséquence de cet état spécial dans lequel se trouve l'appareil circulatoire (1). »

Certaines affections cardiaques sont également notées chez les femmes enceintes. C'est ainsi que les endocardites puerpérales avec tout le cortège des symptômes graves (embolies, infarctus, foyers purulents dans la rate, les reins, les intestins, le cerveau, les poumons, etc.) ne sont pas exceptionnelles chez la femme grosse. Nous ne parlons pas des influences fâcheuses que la grossesse exerce sur les cardiopathies préexistantes comme sur beaucoup d'autres affections qui se trouvent souvent aggravées du fait de la grossesse. Les varices et les phlébites constituent par leur fréquence les complications les plus à redouter au cours de la grossesse.

La femme enceinte est d'autant plus exposée à ces complications qu'elle se repose le moins pendant la dernière période de sa grossesse. « Le foie, qui joue un rôle considérable, dans la pathogénie de l'auto-intoxication gravidique, peut être profondément atteint par suite des troubles que la grossesse provoque dans l'organisme. C'est ainsi que « les modifications que la grossesse apporte dans l'organisme favorisent l'apparition, chez la femme, des coliques hépatiques » (2).

Quoique le pronostic de la grossesse soit peu influencé

1. TARNIER ET BUDIN. *Pathol. de la gros.*, p. 93.

2. TARNIER ET BUDIN, *Pathologie de la grossesse*.

par cette complication, dans certains cas cependant surviennent les symptômes de cholécystite et d'angiocholite accompagnées d'élévation notable de température, d'augmentation de volume de la vésicule biliaire, etc...

« La vie des femmes est alors compromise, quelquefois même elles succombent : ce sont là des faits rares, cependant nous en avons vu quelques exemples (1). »

L'appareil respiratoire n'est pas à l'abri non plus des troubles apportés par la grossesse.

« Quelques femmes éprouvent dans le cours de la grossesse, surtout à la fin, un certain degré de dyspnée. Celle-ci peut même devenir très grave (2). »

Les congestions et les œdèmes des poumons trouvent également leur place dans la pathologie gravidique, et c'est dans ces complications que MM. Tarnier et Budin cherchent l'explication de la dyspnée des femmes enceintes.

La grossesse crée également une grande susceptibilité nerveuse exaltée par un certain degré d'anémie. De ce côté-ci on a noté des troubles mentaux qui peuvent devenir graves. C'est la mélancolie qui est la forme la plus fréquente pendant la grossesse. Enfin on observe souvent, au cours de cette période troublée de la vie, chez la femme, différentes formes de céphalalgies et de migraines tenaces. D'autres névralgies affectent sou-

1. *Loc. cit.*

2. *Idem.*

vent les femmes enceintes (odontalgies, sciaticques, névralgies cubitales, crampes douloureuses, etc....) Enfin notons la complication la plus redoutable et qui doit être placée en tête des affections gravidiques — *l'éclampsie* précédée d'une autre affection grave et bien plus fréquente — *l'albuminurie*.

« Toute femme atteinte d'albuminurie gravidique peut succomber étant encore enceinte, ou dans les premiers jours qui suivent l'accouchement avec une complication viscérale, avec de l'urémie suivie ou non d'éclampsie » (Tarnier et Budin). Les troubles de l'appareil urinaire trouvent également leur place importante dans la pathologie spéciale à la grossesse.

« Pendant les derniers mois de la grossesse, disent MM. Tarnier et Budin, on peut observer une réelle incontinence d'urine : à tout moment ce liquide s'écoule, et pour peu que les femmes soient enrhumées, à chaque effort de toux l'urine s'échappe. La situation de quelques femmes devient intolérable : Elle est très pénible à cause des excoriations de la vulve et des cuisses, elles ne peuvent faire le moindre mouvement sans souffrir, et elles sont gênées par l'odeur infecte de l'urine. »

On observe également à diverses périodes de la grossesse une autre forme des troubles urinaires : la rétention d'urine.

Les modifications de la circulation utérine retentissent sur la vessie en provoquant de la congestion vésicale et parfois même de la cystite. Enfin notons en dernier lieu les affections cutanées qui sont multiples et variées chez les femmes enceintes.

« On rencontre pendant la grossesse toutes les dermatoses qui peuvent atteindre la femme en dehors de la gestation, mais les éruptions cutanées, quelles qu'elles soient, sont plus accentuées, plus intenses et plus tenaces, que dans les conditions habituelles. Le fait clinique capital, dominant, est donc l'exagération des symptômes de toute dermatose sous l'influence de la gestation » (Tarnier et Budin).

Parmi les affections cutanées propres à la grossesse, on peut citer le prurit généralisé, l'herpès gestationis et l'impétigo herpétiforme. Le professeur Fournier a décrit dans ses leçons les dermatites herpétiformes qui peuvent même causer la mort par cachexie de la femme enceinte. Cette affection cutanée appelée par M. le professeur Pinard *dermatose gravidique autotoxique* est loin d'être rare, mais elle est encore mal étudiée. Un régime lacté et une hygiène appropriée font disparaître cette affection comme ils font disparaître les vomissements.

Cet état particulier d'empoisonnement gravidique peut retentir sur l'enfant sans que la femme soit notablement affectée par les éruptions souvent discrètes. C'est ainsi que nous avons eu l'occasion d'observer dans le service de M. Pinard un enfant qui paraissait normal les premiers jours après sa naissance. Le cordon ombilical est tombé au cinquième jour. Mais le lendemain on a constaté l'hémorragie au niveau de l'ombilic et des ecchymoses en plusieurs endroits du corps (1). Le pronostic sur l'avenir de cet enfant doit être réservé.

1. PINARD. *Leçons cliniques*, 20 février 1905.

Voilà à quoi est exposée la femme enceinte ainsi que l'enfant. Certes, la liste des complications que nous venons de dresser n'est pas complète, car nous n'avons pas compris dans cette liste toutes les affections qui, n'étant pas spéciales à la grossesse, se trouvent aggravées ou réveillées par elle. Ces raisons multiples que nous venons d'exposer justifient pleinement la nécessité de l'hygiène générale et spéciale pour la femme enceinte.

Nous allons donc étudier successivement l'influence de différents facteurs sur la marche et l'issue de la grossesse.

CHAPITRE II

Le rôle du repos pendant la grossesse.

A. — Repos physique : a) INFLUENCE DU TRAVAIL.

— Parmi tous les facteurs capables de modifier la marche de la grossesse il faut citer en premier lieu les mouvements forcés de toute nature et le repos.

Déjà les anciens considéraient tous les mouvements rapides et précipités comme particulièrement fâcheux pour l'évolution de la grossesse. C'est ainsi qu'à Sparte, les lois obligeaient les citoyens à se détourner, dans les rues et places publiques, pour laisser passer une femme enceinte. Et, à Rome, les femmes enceintes étaient dispensées de se ranger dans la foule, au moment du passage des magistrats.

Aujourd'hui il est démontré que le repos physique est indispensable à la femme enceinte aussi bien qu'au produit de conception.

« La grossesse a d'autant plus de chance d'évoluer normalement, dit M. le professeur Pinard, et le fœtus de se développer d'une façon plus naturelle et plus

complète, que la femme se trouve placée pendant la gestation dans des conditions particulières. » D'autre part, *toute femme enceinte surmenée est exposée à accoucher avant terme.*

M. Bachimont (1) appuie cette assertion par les statistiques suivantes.

Nombre	Age moyen	Poids moyens de l'enfant
—	—	—
391 Primipares ayant travaillé debout jusqu'à l'accouchement.	25,65	2 k. 931
144 Primipares ouvrières de filature ayant travaillé debout jusqu'à l'accouchement	20,53	2 k. 998
54 Primipares ménagères couturières de la maternité de Tourcoing	22,54	3 k. 30
219 Couturières ayant travaillé assises.	21,58	3 k. 97
22 Machinistes ayant travaillé assises.	24,59	2 k. 950
298 S'étant reposées de 2 à 3 mois.	22,70	3 k. 255
197 S'étant reposées	22,64	3 k. 253

Multipares.

553 Ayant travaillé debout jusqu'à l'accouchement	28,83	2 k. 116
---	-------	----------

1. Documents pour servir à l'histoire de la puériculture intra-utérine. G. Steinheil, 1898.

80	Ouvrières de filature	25,34	3 k.	114
70	Ménagères, couturières de la maternité de Tourcoing . . .	27,32	3 k.	323
388	Ayant travaillé assises jusqu'à l'accouchement	29,67	3 k.	303
55	Mécaniciennes ayant travaillé assises	28,80	3 k.	201
301	S'étant reposées de 1 à 3 mois .	27,43	3 k.	457
234	S'étant reposées plus de 3 mois.	26,90	3 k.	457
531	S'étant reposées	27,17	3 k.	457
Le nombre d'observations porte sur 4.445 cas.				

Donc le poids de l'enfant d'une femme qui s'est reposée de deux à trois mois est supérieur d'au moins de 300 grammes à celui de l'enfant d'une femme qui a travaillé debout jusqu'à l'accouchement.

Chez les reposées la durée de la grossesse est normale et l'enfant arrive à son poids maximum. C'est qu'en effet l'utérus gravide normalement doit se développer dans la cavité abdominale et toute cause qui tend à le faire descendre dans l'excavation pendant les derniers mois de la grossesse expose à une expulsion prématurée. Or, la fatigue, la station debout, le surmenage contribuent à cette descente de l'utérus gravide.

C'est pour cette raison que la durée de la grossesse chez une femme à bassin vicié est plus souvent normale que chez une femme à bassin non vicié. Le bassin vicié en empêchant l'engagement favorise le dévelop-

pement de l'œuf dans un utérus libre, c'est-à-dire évoluant tout entier dans la cavité abdominale.

M. Pinard nous donne le chiffre suivant en faveur de cette conclusion :

Sur 100 femmes symphyséotomisées, le poids moyen des enfants est de 3.350, c'est-à-dire supérieur au poids moyen.

Le même auteur a eu l'occasion de constater que, parmi les femmes qui accouchent à la clinique Baudelocque, celles qui ont été recueillies dans les dernières semaines de la grossesse, soit au dortoir de la clinique, soit dans le refuge-ouvroir de l'avenue du Maine, accouchent d'enfants plus gros que celles qui arrivent, ayant travaillé jusqu'au moment où elles sont prises des premières douleurs. M. Pinard a observé 1.500 femmes, dont : a) 500 ont séjourné au moins dix jours au Refuge-ouvroir ; b) 500 ont travaillé jusqu'au moment de l'accouchement ; c) 500 ont séjourné au dortoir de la Clinique Baudelocque ; le poids moyen des enfants a été : a) pour la première catégorie de 3.290 grammes ; b) pour la seconde catégorie de 3.000 grammes ; c) pour la troisième catégorie de 3.366 grammes.

En cherchant ensuite la durée de la grossesse M. Pinard a trouvé que : chez 1.000 femmes, ayant travaillé jusqu'au moment de l'accouchement cette durée a été :

De 280 jours et plus.	482 fois
De 280 à 270 jours.	270 — .
Au-dessous de 270 jours	239 —

Chez 1.000 femmes ayant séjourné au refuge ou au dortoir, le temps qui s'est écoulé entre les dernières règles et l'accouchement a été :

De 280 et plus.	660 fois
De 280 à 270 jours	214 —
Au-dessous de 270 jours	126 —

Ces chiffres ne laissent aucun doute sur l'influence du repos pendant les derniers mois de la grossesse.

M. Bachimont a cherché également à préciser la différence qui pourrait exister à ce point de vue entre le travail debout et le travail assis. Voici les chiffres qu'il nous donne sur ce sujet :

	Poids moyen de l'enfant
<i>Primipares</i> ayant travaillé debout	2.931 gr.
» » » assises	3.097 gr.
Différence.	166 gr.
<i>Multipares</i> ayant travaillé debout	3.116 gr.
» » » assises	3.303 gr.
Différence.	187 gr.
<i>Primipares</i> ayant travaillé debout.	2.931 gr.
» s'étant reposées de 2 à 3 mois	3.291 gr.
Différence.	360 gr.
<i>Multipares</i> s'étant reposées debout	3.116 gr.
» s'étant reposées de 2 à 3 mois	3.457 gr.
Différence.	341 gr.

Donc, le poids de l'enfant dont la mère (primipare ou multipare) a travaillé debout est inférieur au poids de celui dont la mère a travaillé assise.

C'est cette statistique qui a amené le professeur Pinard à formuler la règle suivante au point de vue de l'hygiène de la femme enceinte : « *Toute femme salariée a droit au repos pendant les trois derniers mois de sa grossesse.* » Cette formule a été, du reste, adoptée par le Congrès International d'Hygiène (1900).

Tous les médecins et accoucheurs qui ont organisé dans leurs régions l'assistance maternelle ont constaté l'influence de l'hygiène de la femme enceinte sur la natalité. C'est ainsi que le professeur Tarnier par son expérience personnelle a démontré les bienfaits d'une bonne hygiène de la grossesse. Il lui a suffi d'accorder à chacune des mères des enfants qui naîtraient en 1892, dans la commune d'Arc-sur-Tille (son pays natal), la somme de cent francs pour que le nombre de naissances de cette année surpassât celui des autres années. Le résultat donna 23 naissances au lieu de 14 à 16 qui étaient la moyenne. Et il en est de même dans d'autres communes de France, où on a organisé les secours aux femmes enceintes.

C'est ainsi que le Dr Giry de Briay a écrit : « Dans la classe indigente le nombre des grossesses interrompues accidentellement par un travail exagéré, les privations et la misère est considérable. Il y a là une cause de diminution de natalité que l'on peut supprimer.

L'Association des Dames de Briay l'a compris : depuis

le 1^{er} avril 1901 jusqu'au 1^{er} novembre 1903, il est né à Briay 145 enfants ; dans la période de trente et un mois qui a précédé, le nombre des habitants étant le même, les naissances s'étaient élevées à 127. C'est qu'ici en effet nous avons enlevé à la future mère pauvre, jusqu'au moindre souci de la grossesse à venir et de ses suites (1). » Tous ces chiffres nous montrent combien la France gagnerait du fait de l'application des règles d'hygiène obligatoire pour les femmes enceintes. Les résultats obtenus dans certaines petites localités où on est parvenu à organiser les secours aux femmes enceintes, suffisent à eux seuls pour nous faire comprendre à qui la faute si la France se dépeuple. La commune de Briay compte 2000 habitants. Or, le nombre de naissances s'est accru de dix-huit en trente et un mois, soit environ sept naissances par an en plus. Si on évalue à 39 millions le chiffre de la population en France (d'après le recensement de 1901), on trouve que dans *la même proportion pour une année* l'augmentation serait de 136.366 (2). »

Sur 3089, le nombre de mort-nés et de décès dans les premiers jours fut de 415 ; cela fait 13 pour 100 (statistique concernant le mouvement des femmes en couches assistées dans les maternités du département de Seine-et-Oise).

La cause de ce triste phénomène est l'absence complète d'hygiène pendant la grossesse. Les femmes enceintes continuent de travailler jusqu'au moment de

1. PECKER, *Puériculture*. 1904.

2. PECKER, *Puériculture*

l'accouchement. Nous avons vu quels sont les résultats de ce travail prolongé au delà des limites fixées par les lois mêmes de la nature.

M. Bouchacourt, ancien chef de Clinique dans le service de M. le professeur Budin, arrive aux mêmes conclusions dans la question qui nous occupe. Chargé du dortoir de la clinique Tarnier du 18 juin au 1^{er} novembre 1900 cet auteur a eu l'occasion de vérifier le fait de l'influence du repos sur la durée de la grossesse. « Parmi les femmes qui s'étaient sérieusement reposées pendant les derniers temps de leur grossesse, j'ai constaté un certain nombre d'accouchements pendant ou après la dixième époque menstruelle. Chez l'une de ces femmes (Loit..., n° 47), la dixième époque menstruelle était dépassée de huit jours ; l'enfant pesait 3950 grammes. Chez une autre (Lor..., n° 21) qui a accouché le 23 juillet, le poids de l'enfant fut de 4100 grammes. Les deux dernières (Mac... et Mouc...) eurent, la première un enfant de 3950 grammes, la seconde de 3650 grammes. Ce qui est encore intéressant à constater dans toutes les observations concernant la durée de la grossesse c'est que le poids de l'enfant est proportionnel à la durée de la gestation. Nous voulons dire par là que le fœtus est d'autant plus développé que la grossesse a dépassé le terme habituel de la gestation. A ce sujet M. Bouchacourt nous rapporte une observation intéressante recueillie à la Clinique Tarnier.

« Fof... Marie, âgée de 25 ans, grande, mais très anémique, décoloration des muqueuses, teinte cireuse ; parle lentement.

Dans ses antécédents, on note une pleurésie, pour laquelle elle a été soignée pendant quatre mois à l'Hôtel-Dieu. Cette malade raconte encore, que jusqu'à l'âge de dix-huit ans, elle a eu tous les hivers une fluxion de poitrine (?), qui l'obligeait à garder le lit pendant environ six semaines. Malgré cela, pas de tuberculose pulmonaire appréciable. Premières règles à quinze ans, la menstruation a toujours été très irrégulière comme date, mais durait généralement huit jours.

PREMIÈRE GROSSESSE. — Au bout de trois ans de mariage, dernières règles le 28 septembre 1897. A ce moment, dégoûts, vomissements fréquents, syncopes continuelles. Le mari étant parti faire ses vingt-huit jours, du 24 septembre au 26 octobre, cette femme affirme qu'elle était sûrement enceinte de septembre. Le 13 juin 1898, réception à la clinique Tarnier, dans les salles du bas, l'accouchement paraissant prochain, cette femme semblant incapable de faire « la corvée de nettoyages ».

Le 31 juillet 1898, accouchement spontané, après trente-six heures et demie de travail, d'un garçon qui pèse 4500 grammes. Cet enfant, nourri au sein pendant dix-neuf mois, est superbe. D'après les renseignements fournis par la mère il serait donc né 295 jours après les dernières règles, et au moins 300 jours après le coït fécondant.

DEUXIÈME GROSSESSE. — Vers le milieu de mars 1900, alors que les règles n'étaient pas reparues, cette femme se plaint de dégoûts, nausées, vomissements, syncopes, exactement comme au début de sa première grossesse : l'enfant vomit lui-même et a la diarrhée. Le 15 mars, visite à un médecin qui rattache tous ces troubles, aussi bien pour la mère que pour l'enfant, à un début de grossesse, et conseille le sevrage. Tous ces symp-

tômes s'aggravant, les conseils du médecin sont suivis à partir du 1^{er} avril.

A la fin de juin, les mouvements actifs du fœtus sont perçus par la mère, qui entre au dortoir de la clinique Tarnier le 12 novembre, pensant accoucher le 20 du même mois. Cette femme est au repos complet, sauf « les corvées de nettoyages », qui lui paraissent très pénibles, elle ne fait absolument rien. Le 4 janvier 1901, accouchement spontané d'un garçon pesant 4.230 grammes, ayant une tête volumineuse, très peu déformée par le modelage; ongles ayant une longueur anormale, cheveux noirs en abondance, ayant 5 centimètres de longueur. D'après les renseignements fournis par la mère, cet enfant serait donc né plus de 300 jours après l'apparition des phénomènes sympathiques de la grossesse, phénomènes qui auraient été la répétition de ceux qui avaient été observés lors de la première fécondation.

C'est sans doute l'ensemble de ce tableau symptomatique, qui a permis à un médecin d'affirmer l'existence de la grossesse le 15 mars, c'est-à-dire 293 jours avant l'accouchement (1).

Cette observation nous autorise à croire que le peu d'activité de l'utérus peut quelquefois amener un retard dans le début du travail, et par conséquent prolonger la grossesse.

Dans une autre observation reproduite par M. Brouardel dans son travail : *Le Mariage* (1900, p. 176 et 430), l'accouchement a eu lieu 319 jours après et le fœtus, pesant 5.301 grammes, présentait un développement osseux extraordinaire et 54 centimètres de longueur.

1. BOUCHACOURT. *Hyg. de la gros. et puéricult.*

M^{me} Sarraute-Lourié (1), dans son étude statistique portant sur 3.000 cas, faite à Lariboisière et à l'asile Michelet a été amenée à conclure que la différence de la durée de la gestation est de vingt jours et plus, pour les femmes s'étant reposées pendant les derniers mois de leur grossesse.

Il suffit donc de jeter un coup d'œil sur tous ces chiffres concernant le repos pour la femme enceinte pour comprendre toute l'importance de ce facteur pour la société moderne.

En suivant la croissance des prématurés à la clinique Tarnier où M. le professeur Budin continue le système de la couveuse nous étions frappé par le progrès réalisé ainsi dans le domaine de la puériculture moderne. Mais nous nous sommes demandé, si cette méthode facilement applicable dans le milieu hospitalier, avec un personnel expérimenté et exceptionnellement dans les familles riches, est efficace dans le cas qui doit nous occuper le plus, c'est-à-dire dans la classe pauvre qui fournit plus de naissances que d'autres classes de la société. Et même ces enfants élevés dans les couveuses que deviennent-ils une fois sortis de l'hôpital ? Sont-ils hors de danger ? assurément non ; car qui dressera jamais les tables de mortalité de ces enfants. Nous sommes sûr que cette liste nécrologique serait bien longue.

Dans sa thèse inaugurale le D^r Bachimont a publié la statistique administrative du service des *débiles* à

1. *Thèse de Paris*, 1898.

la Maternité de Paris. Or ces chiffres concernant la mortalité des enfants débiles ne laissent aucun doute sur ce sujet.

1893. . . .	la mortalité était de	41,23 0/0
1894. . . .	—	44,75
1895. . . .	—	59,97
1896. . . .	—	61,2
1897. . . .	—	70,4

La durée moyenne du traitement a varié de vingt-trois jours (1893) à trente-quatre (1897).

Nous devons ajouter que ces chiffres sont incontestablement au-dessous de la réalité, car ils ne se rapportent qu'au milieu hospitalier.

On ne pourra pas nous objecter qu'il existe d'autres causes de cette mortalité infantile, puisqu'il s'agit des enfants débiles dont la débilité remonte à la vie intra-utérine. C'est la misère physiologique intra-utérine par conséquent la mauvaise grossesse qui est la cause de cette mortalité vraiment considérable. Ici le rôle de la femme au point de vue de l'accroissement de la population en France est prépondérant. Sur 54.000 enfants qui naissent à Paris chaque année, plus de 29.000 ont péri avant un an révolu, soit plus de 50 pour 100 de décès, à ce point qu'on a pu dire qu'un enfant qui naît a moins de chances qu'un homme de 90 ans de vivre une semaine et moins de chance qu'un octogénaire de vivre un an.

En consultant les statistiques de la mortalité infantile on est toujours frappé par le nombre considérable de

décès dus à la débilité congénitale. Voici en résumé les recherches de MM. Balestre et Giletta sur ce sujet.

Mortalité par débilité congénitale rapportée au chiffre de 1000 décès d'enfants à Paris et dans les principales villes de France :

Paris	182,98	
11 premières villes	147,9	{ Lyon . . . 320 décès. Toulouse. 249 »
47 villes de 30 à 100.000 hab	186,32	
622 villes de moins de 30.000 hab.	188,88	

La moyenne est donc de 179 pour 1000.

Combien on pourrait diminuer ce chiffre si une surveillance sociale était organisée sur une large échelle. Le professeur Budin à lui seul a pu sauver les 9/10 des prématurés et débiles confiés à sa surveillance. Ces résultats qui sont obtenus grâce à l'énergie et à la compétence scientifique de notre maître pourraient être obtenus par l'hygiène sociale de la femme enceinte, qui nous donnerait cet avantage que nous n'aurions certes pas autant de débiles et de prématurés constituant un véritable déchet social, car tous les prématurés sont des tarés.

Nous savons, en effet, que ces derniers sont condamnés à des tares pathologiques assez graves pour les rendre inutiles à la société. C'est ainsi que les prématurés sont exposés à avoir des hernies ombilicales, des éventrations. Échappés à la mort en bas-âge ils présentent plus tard des tares névropathiques telles, qu'ils restent des infirmes pendant toute leur existence.

C'est ainsi que M. le professeur Pinard rapporte une observation intéressante de M. Joffroy (1) concernant un jeune homme qui présentait des troubles mentaux assez sérieux pour que la famille en soit alarmée. Ce jeune homme partait en voyage et en revenant ne se souvenait plus où il était et ce qu'il faisait. Appelé par la famille, M. Joffroy a procédé à l'examen du malade. L'interrogatoire a montré que ce malade n'avait d'autres antécédents pathologiques que sa naissance prématurée : il est, en effet, venu au monde à sept mois et demi.

Il faut donc renoncer à cette illusion que par l'hygiène infantile, par la puériculture artificielle après la naissance, on peut arriver à arrêter ce fléau qu'est la mortalité infantile. La cause principale de ce mal est l'absence d'hygiène sociale pour les femmes enceintes et pour les accouchées. Et la mortalité augmente en même temps que la natalité diminue. On ne fait plus d'enfants en France parce qu'on ne peut plus, parce qu'on ne veut plus les élever. L'enfant est devenu gênant non seulement après sa naissance, mais aussi pendant sa vie intra-utérine. Les fatigues, les risques, la nécessité de travailler pour le ménage, les émotions de la grossesse sont envisagés sous des couleurs chaque jour plus sombres.

La grossesse devient donc une source d'ennuis, de soucis écrasants, et souvent un véritable désastre pour la famille qui perd, pour un temps assez long, un

1. PINARD, *Leçons clin.*, du 24 février 1905.

auxiliaire indispensable dans la lutte pour la vie quotidienne.

Car la femme enceinte est mal vue par l'industrie moderne. Nous parlons évidemment de la femme qui est obligée de vendre ses forces de travail pour compléter le maigre budget familial. Malheur à cette femme si elle songe à faire des enfants ! La fécondité est considérée, dans l'industrie, comme une mauvaise note : la femme qui procrée trouve plus difficilement à s'employer, et son salaire diminue en raison de son état de grossesse.

Pour la fille-mère la situation est encore plus pénible et plus révoltante. La fille qui ose aimer d'un amour non autorisé par les parents, les autorités publiques ou le prêtre, seul amour digne d'un homme libre, est condamnée par les lois et les préjugés sociaux à un véritable ostracisme. L'État se borne à étendre aux femmes enceintes et accouchées les dispositions de la loi du 15 juillet 1893 sur l'assistance médicale gratuite, à distribuer des subventions à diverses sociétés d'assistance maternelle. L'Assistance publique ayant tous les défauts des administrations bureaucratiques est incapable de combler cette lacune(1); et, de toute la France, Paris et le département de la Seine sont les mieux organisés au point de vue de l'assistance maternelle. Partout ailleurs la femme enceinte est la victime de la négligence sociale.

1. Comme exemple de la négligence vraiment monstrueuse des administrations envers la femme enceinte nous citerons — ô horrible diète — l'Assistance publique *qui fait travailler*

« 260.000 mères sont à la peine durant les neuf mois de leur grossesse et aux prises avec toutes les privations et les souffrances, elles n'arrivent à doter la France que d'une végétation pâle et anémiée quand son avenir exige qu'elle soit prospère et luxuriante (Pecker). »

Et combien parmi ces femmes trouverait-on de filles-mères qui préfèrent le chemin de la prison que de mener leur grossesse tant bien que mal à terme ?

Comme ni l'État ni la Société ne veulent se charger de l'éducation physique des enfants qu'on traite en langage policier d'illégitimes, la fille-mère se trouve abandonnée à elle-même, méprisée, reniée par les siens et bientôt chassée par celui qui a largement profité de ses caresses destinées à rester stériles. D'où le nombre considérable d'avortements dits criminels. Ce n'est pas la femme ayant commis l'infanticide *in utero* qui est criminelle ; s'est la société qui l'a poussée à commettre ce crime.

Et cela est si vrai que même les défenseurs officiels de notre société sont parfois troublés dans leur conscience lorsqu'ils sont mis en présence des faits de ce genre. C'est ainsi qu'il s'est trouvé un bon juge pour condamner la société tout entière qui pousse les filles-mères aux avortements. Nous voulons nommer le pré-

pour un salaire de famine ses infirmières devenues enceintes jusqu'au terme de leurs grossesses. Et à croire M. Pinard on peut constater cette violation des droits de la maternité dans les cliniques même d'accouchements.

sident Magnaud qui a prononcé un réquisitoire éclatant contre une telle société dans un procès d'avortement.

« Attendu qu'avant de punir, le droit et le devoir du juge est de remonter avec le plus grand soin aux véritables causes, aux causes initiales des infractions pénales, dont la société lui demande la répression.

« Que, dans l'espèce, c'est précisément à la société elle-même, telle qu'elle est organisée, qu'incombe la plus large part du délit qui a été commis par Marie V...

« Qu'en effet celle-ci déclare qu'en dissimulant sa grossesse et son accouchement, même à sa famille, elle n'agit que par crainte de la sourde hostilité et la stupide et cruelle réprobation, dont, en général, sont l'objet les filles-mères, comme si la maternité, bien comprise, n'effaçait pas toutes les irrégularités légales et ne relevait pas, moralement, toute femme qui en éprouve les douleurs et les joies.

« Que si la société actuelle n'inculquait pas et n'avait pas inculqué aux générations qui la composent le mépris de la fille-mère, celle-ci n'aurait pas à rougir de sa situation, et ne songerait pas à la cacher ;

« Que c'est à la société contemptrice des filles-mères, et si indulgente pour leurs séducteurs, qu'incombe la plus large part de responsabilité dans les conséquences, si souvent fatales pour l'enfant, des grossesses et accouchements clandestins ;

« Qu'il est seulement regrettable que Marie V... qui s'en rend compte aujourd'hui, n'ait pas assez eu d'indépendance de caractère et de cœur pour s'élever au-dessus de si déplorable préjugés, causes de tant de crimes et délits contre

l'enfant, et de comprendre que la fille-mère qui pratique toutes les vertus maternelles mérite d'être d'autant plus respectée qu'elle est presque toujours seule à supporter toutes les charges de la maternité... »

Nous savons que les esprits bien pensants et les cœurs religieux se révoltent contre un jugement pareil. Mais le temps n'est plus où au nom de la morale et de la religion on allumait les bûchers d'inquisition pour y faire passer les hérétiques.

« Et dire que » les Tartufes de la morale qui dépendent sans compter pour les œuvres les plus saugrenues, telles par exemple que refuge de chiens et de chats, et les cimetières zoologiques ; et les âmes sensibles, qui ne peuvent voir un cocher frapper un cheval rétif, sans lui faire dresser immédiatement procès-verbal, en vertu de la loi Grammont, se feraient scrupule, d'avoir quelque pitié pour les filles-mères.

On ne peut, soupirent hypocritement ces personnes sentimentales, « encourager le vice » ; comme si le premier devoir de toute femme n'était pas de donner des citoyens à l'État, quand sonne, chez elle, l'heure du fougueux éveil de l'instinct génital » (1).

Nous avons eu l'occasion d'entendre le professeur Pinard faire également cette juste réflexion qu'il ne cesse pas de répéter depuis bien des années. En 1891, dans une conférence faite à la Sorbonne, cet apôtre infatigable de la maternité a déclaré que : « Les ani-

1. BOUCHACOURT. *Hyg. de la gross.*

maux sont mieux traités que la femme enceinte abandonnée... et que les femmes sauvages, ayant fait preuve de fécondité, auraient tout à perdre en recevant les bienfaits de la civilisation ».

Napias en étudiant le même problème conclut de la façon suivante :

« Quand les mères ne seront plus abandonnées, les avortements, les infanticides et les enfants abandonnés seront l'exception. »

Les riches philanthropes sont pris de remords par moments, car ils savent très bien sans avoir même étudié l'économie politique que leurs richesses sont créées par le travail de ces malheureuses mères. Et ils font construire des refuges pour les femmes enceintes. C'est donc la charité qui reste la source unique d'espoir pour la femme enceinte, cette charité qui est aussi hypocrite qu'humiliante pour celui qui en profite.

« La mutualité ne fait rien ou presque rien ; la charité est insuffisante et humiliante...

« C'est donc la Société tout entière qui doit intervenir par l'organe de l'État ; aux conditions nouvelles de vie, créées pour la femme par l'industrialisme et le machinisme, doit répondre une législation protectrice particulière ; il est inutile de compter pour cela plus longtemps sur l'initiative privée et sur la charité ; elles n'ont presque rien donné. Et d'ailleurs, il ne s'agit pas de mettre toute une classe sur les registres de l'Assistance publique ou sous la dépendance d'associations privées, qui peuvent poursuivre des buts étrangers à l'hygiène. Il s'agit au contraire d'assurer aux

femmes de la classe ouvrière leurs droits à la maternité, en leur assurant à elles et à leurs nouveau-nés des conditions de vie humaine. Cela la Société seule peut le faire (1). »

Ce n'est donc pas la charité qu'il faut réclamer pour la femme enceinte, mais la justice. Et à côté de la fameuse formule gravée sur le tableau à la clinique Baudelocque : « Le lait de la mère appartient à son enfant », il faut graver une autre devise : la femme enceinte appartient à la société. Si la mère doit nourrir son enfant, la société doit nourrir la femme qui le porte dans son sein.

Inspirés par le sentiment de justice qui paraît avoir déserté les classes dites supérieures, P. Lafargue, Ferroul et Jourde, députés de l'extrême gauche, firent en 1892, le 27 octobre, devant la Chambre, une proposition tendant à interdire le travail à partir du quatrième mois de la grossesse et pendant un an après les couches, et à instituer des caisses de maternité.

Inutile d'ajouter que cette proposition a été combattue par tous les députés bourgeois. Et la minorité socialiste de la Chambre était seule à la voter.

Si nous insistons particulièrement sur ce chapitre, c'est que nous pensons que le plus grand nombre d'accouchements prématurés et d'avortements sont dus à l'action excito-motrice que la fatigue exerce sur l'utérus gravide. Les mouvements violents, les trépidations et le surmenage ont, d'après M. Pinard, pour effet plutôt

1. SALVAT. *Thèse de Lyon*, 1903.

de décoller partiellement l'œuf et de le faire descendre vers la partie inférieure de l'utérus. Ce déplacement produirait l'hémorrhagie et l'avortement consécutif. M. Budin pense que toutes ces influences peuvent provoquer l'accouchement prématuré, en déterminant la rupture spontanée du sinus circulatoire.

Donc le repos doit occuper la première place dans l'hygiène de la femme enceinte.

Nous ne pouvons pas nous arrêter longtemps sur l'influence propre à chaque profession dans la question qui nous occupe. Cela nous amènerait trop loin. En France, comme sur dix millions de femmes, plus des deux tiers travaillent, on comprend que les influences professionnelles sur l'évolution de la grossesse soient innombrables. De plus, dans chaque profession, on peut toujours constater l'association des causes abortives multiples. Tel est le cas de nombreuses ouvrières, des cuisinières, blanchisseuses, repasseuses et de femmes travaillant dans les industries des produits toxiques. Il est même matériellement impossible de chercher à préciser le genre et la nature du mouvement qui a déterminé l'interruption de la grossesse.

« Il n'est pas besoin, dit Cury (1), de prendre une à une toutes les professions exercées par les femmes ; d'en étudier en détail les conditions, pour chercher à trouver, dans ces conditions l'existence de causes traumatiques, capable à elles seules, de déterminer l'accouchement avant terme. »

1. *Thèse de Paris*, 1898.

Il suffit donc d'admettre simplement, et d'une façon générale, que le surmenage, le travail forcé peuvent, à eux seuls, amener l'interruption de la grossesse indépendamment de la profession qu'exerce la femme.

Les femmes elles-mêmes le savent si bien que pour amener l'interruption de la grossesse, elles se livrent à des mouvements violents. Aussi la surmenage est-il d'après Tardieu « le temps préliminaire de l'avortement « criminel ». Nous en connaissons, dit-il, les préliminaires. D'abord la femme doute encore de sa grossesse, puis elle espère, à l'aide de violents exercices ou de marches forcées, déterminer l'avortement clandestin ; puis des signes certains se manifestent : elle va trouver la sage-femme. »

Donc un travail forcé, les fatigues de toute nature, sont capables de provoquer un accouchement prématuré ou un avortement. Ce fait brutal est pourtant méconnu par la législation moderne qui admet l'exploitation des forces physiques de la femme enceinte dans toutes les branches du travail.

En matière de protection légale des femmes enceintes c'est à un petit pays démocratique, la Suisse, que revient l'honneur d'avoir pris cette noble initiative.

La loi fédérale suisse, qui date du 23 mars 1875, interdit de faire travailler les femmes enceintes 15 jours avant l'accouchement. En Danemark le repos est obligatoire une semaine avant l'accouchement. En Allemagne, la loi n'a pu imposer cette interdiction que dans certains cas particuliers. La Hollande a suivi l'exemple de la Suisse. En France la femme enceinte

n'est nullement protégée. Et si elle profite du repos, c'est parce que souvent il est imposé par le patron, le père, ou l'amant qui la mettent simplement à la porte pour avoir commis le crime de devenir enceinte. Et elle subit le même sort quand même elle est devenue enceinte des œuvres du patron, comme cela arrive souvent. Ce fait révoltant et de banalité évidente, se reflète souvent dans la littérature moderne. C'est ainsi que, dans le roman de Zola intitulé *Fécondité*, pareille récompense pour son travail est réservée à Narine, enceinte des œuvres de son patron Beauchêne : « Maintenant elle est à la rue : pas d'argent, pas de pain, personne pour l'aider ; et un mioche qui pousse (1). » Si à Paris, dans ce grand centre d'agglomération humaine, où les préjugés sont plus faibles, où la vie brise peu à peu toutes les vieilles coutumes et force les lois de s'adapter aux nouvelles conditions d'existence, aux nouveaux besoins matériels et moraux, si en un mot dans cette Ville-Lumière, le sort de la fille-mère est encore supportable, en province il est bien terrible. Aussi voyons-nous ces malheureuses condamnées aux tortures morales et physiques, chercher un refuge dans la capitale. « Elles y accourent, dit M. Pinard, de tous les coins de la France ; j'en ai vu qui sont venues à pied de La Rochelle, de Brest et d'ailleurs, marchant tout le jour et couchant la nuit dans les fossés de la route (2). »

1. *Fécondité*, p. 156.

2. PINARD, *Leçons clin.*, p. 32.

Cette situation intolérable faite à la femme enceinte par la négligence vraiment criminelle de l'État est la cause non seulement de la faible natalité et de la mortalité, mais aussi de la déchéance physique de la femme. Oui, la femme moderne et plus particulièrement celle qui travaille a perdu non seulement le droit d'être mère, mais aussi l'énergie de procréation. Car, depuis l'âge de 10 ans elle est déjà entraînée dans le tourbillon industriel, où elle devient la proie de la rapacité patronale.

Ce travail prématuré des jeunes filles est une cause principale de déchéance dans les fonctions de reproduction. Et le nombre de ces malheureuses enfants forcées au travail au moment même où le surmenage devrait leur être évité avec soin est vraiment considérable ! En 1896 les inspecteurs du travail ont visité 589.053 femmes dont 78.801 filles de 13 à 16 ans, 63.003 de 16 à 18 ans et 98.546 de 18 à 21 ans (1). Ces chiffres se passent de commentaires.

Notre ami le Dr Sachnine (2) a mis en évidence l'influence défavorable du travail prématuré sur le développement physique des ouvriers. « A côté de la faiblesse générale, se développent les diverses difformités du thorax et de la colonne vertébrale. Le nombre d'exemptions du service militaire par défaut de développement corporel est de 14,3 à 18,9 pour 100 dans les arrondissements ayant un faible développement de

1. SALVAT, *Thèse de Lyon*, 1903.

2. La journée de 8 heures. *Thèse de Lyon*, p. 188.

l'industrie et de 19,7 à 23,3 dans les arrondissements riches en fabriques et en usines. » (1)

Quels peuvent être les produits de ces êtres incomplètement développés, en admettant qu'ils puissent se reproduire !

Et aucune loi ne limite le degré d'exploitation de ses faibles forces. S'il existe un semblant de législation pour les grandes fabriques et les grandes usines, nous savons bien, et les faits de grève sont là pour nous donner raison, que l'application rigoureuse des lois se heurte à la mauvaise volonté du patronat. Et il est matériellement impossible, étant donné la défectueuse organisation de l'inspection du travail, de surveiller l'application de pareilles lois. Tant que les inspecteurs seront choisis par l'État et non pas par les syndicats et les organisations ouvrières, tout contrôle est impossible dans cette matière.

Et il s'est trouvé un législateur (M. Millerand) qui, sous prétexte d'unifier la journée du travail pour toutes les catégories d'ouvriers des deux sexes, a augmenté d'une heure la journée de travail pour les enfants. Cette loi est appelée par les ouvriers « infanticide ».

Et que dire des innombrables ateliers, magasins, bureaux, petites boutiques, etc., de Paris et d'ailleurs où le travail des femmes n'est nullement réglementé. Toute l'industrie domestique (hausindustrie des Allemands) est hors la loi. Ici la fille, la mère, la femme enceinte travaillent de 8 heures du matin au moins

1. SACHNINE. *Thèse de Lyon*, 1900.

jusqu'à 10 heures du soir, car après la fermeture du magasin on continue à travailler dans l'arrière-boutique. Et c'est dans ces conditions-là, pour un salaire dérisoire de 2 à 3 francs par jour, que la fille se prépare à la maternité et la femme enceinte à son accouchement. C'est dans des conditions hygiéniques inadmissibles, loin de son foyer, en travaillant comme une machine, que la femme doit songer à combler les lacunes dans les rangs des petits malheureux qui succombent en bas âge ou avant leur naissance. Il ne suffit pas à la société de transformer la femme en moyen de production, il faut encore qu'elle soit une machine à faire des enfants. Il manque de soldats à l'armée nationale et de bras à l'industrie nationale; il faut que la femme soit la pourvoyeuse de ces grands débouchés; il faut qu'elle enfante malgré elle et contre elle. On fait appel à la femme pour sauver la nation en décroissance, mais on ne veut rien faire pour sauver la femme elle-même.

Nous avons vu que la femme a d'autant plus de chances de doter la société d'une génération robuste et saine, qu'elle est placée elle-même dans les meilleures conditions hygiéniques. Nous avons vu également qu'il ne suffit pas de protéger la femme pendant la grossesse, car souvent toutes les précautions hygiéniques échouent devant les infirmités physiques acquises dans l'enfance par suite du travail forcé. A croire M. Pinard le nombre de femmes ayant un bassin déformé est considérable surtout à Paris. S'il faut chercher l'explication de ce fait dans une alimentation

et une hygiène défectueuses des enfants en bas âge, il est incontestable que le rachitisme constitue un excellent terrain pour l'action déformatrice du travail forcé que l'on fait subir à la jeune fille dans toutes les branches de l'industrie.

b). — INFLUENCE DE LA LOCOMOTION.

1) *Voyages en chemins de fer, voitures, omnibus et autres moyens de locomotion.*

Aujourd'hui on voyage beaucoup, et les femmes enceintes ne font pas l'exception à cette règle. Il est donc utile de fixer, sur ce sujet, les règles que la femme enceinte doit suivre. « On pourrait facilement recueillir, dit M. Bouchacourt, un nombre respectable d'observations d'avortements ou d'accouchements prématurés, consécutifs à un trajet prolongé en chemin de fer. » Et il se borne à citer l'observation suivante qui lui a été rapportée par M. Bouilly.

« Une dame, habitant un département éloigné, fut envoyée à Paris par son médecin, pour y être opérée d'une grossesse extra-utérine. Pendant le voyage, elle expulsa spontanément un fœtus par les voies naturelles. Le diagnostic de grossesse ectopique certaine ayant été porté, on conçoit la stupéfaction des personnes présentes, et du médecin traitant en particulier. »

Il est incontestable que les mouvements combinés de la locomotion en chemin de fer ont une influence abortive certaine. C'est pour cela que nombre d'accou-

cheurs conseillent aux femmes enceintes d'éviter les voyages en chemin de fer. M. de Soyre (1) s'exprime sur ce sujet, de la façon suivante.

« Je considère les voyages en chemin de fer comme absolument dangereux, quelle que soit l'époque de la grossesse à laquelle ils s'accomplissent. Les exemples de voyages ayant entraîné une fausse couche ou un accouchement prématuré ne sont pas rares. » Pourtant il considère les époques menstruelles comme les plus dangereuses pour le voyage.

« Il faut toujours, dit-il, avoir soin, de ne pas se mettre en voyage à l'époque qui répond aux troubles menstruels. »

« J'ai souvent recommandé l'usage du coussin en caoutchouc, gonflé d'air, sur lequel on s'assied. Grâce à ce moyen, le siège est mieux isolé des banquettes du wagon, et, par conséquent, moins exposé aux secousses et surtout à la trépidation (2). »

Ce sont surtout les mouvements de latéralité, les chocs et les arrêts brusques par les freins qui sont le plus dangereux pour la femme enceinte pouvant facilement déterminer des douleurs. Ces mouvements étant augmentés par la vitesse du train, il y a avantage à faire voyager les femmes enceintes par les trains les moins rapides. Il est inutile d'ajouter que ces femmes doivent choisir, si elles le peuvent, les wagons les plus confortables au point de vue de l'air, de la propreté,

1. SOYRE. *Hyg. de la gros.* p. 96.

2. *Loc cit.*

des dimensions des compartiments, de la souplesse des sièges, etc... Malheureusement ces conseils, sont inutiles pour les femmes qui ne peuvent pas se permettre le luxe de voyager en voitures confortables et hygiéniques et qui pourtant sont forcées souvent d'effectuer des trajets assez longs en chemin de fer ou des petits voyages répétés. C'est ainsi que nous avons eu l'occasion, en traversant la frontière franco-belge, d'observer un grand nombre de femmes enceintes qui allaient et venaient par des trains dits ouvriers. L'aspect pitoyable de cette multitude flottante a provoqué notre curiosité. Nous nous sommes adressés à un des ouvriers voyageurs pour nous renseigner sur la signification de ce mouvement en masse.

« Nous nous rendons ainsi tous les jours à notre travail, fut sa réponse. Nous sommes français et nous travaillons en France, mais nous habitons le territoire belge.

« C'est que le salaire en France est supérieur à celui de Belgique, mais la vie est beaucoup plus chère dans notre pays que de l'autre côté de la frontière ». Et c'est ainsi que les hommes, les femmes et les enfants sont obligés de voyager continuellement et de passer d'un pays dans un autre pour faire des petites économies. Les femmes enceintes ne font pas l'exception à cette triste règle et sont obligées elles aussi de subir les mêmes peines et fatigues de voyage que leurs maris et leurs enfants. Il va de soi que cette masse voyage en troisième, et quelle troisième ! Nous les avons vus entassés dans des compartiments où le mépris de l'hy-

giène n'a d'égal que la rapacité des compagnies de chemins de fer. Sombres, petits, à plafond bas, d'une saleté repoussante, l'hiver froids et l'été insupportables par suite de la chaleur étouffante et de l'air vicié. Ces compartiments sont antihygiéniques même pour le transport des animaux. En un mot, ce sont les « trains ouvriers ». Et c'est dans ces conditions que les femmes enceintes qui travaillent à côté de leurs maris sont forcées de faire leurs petits voyages tous les jours et même deux fois par jour.

Comme si on ne pouvait pas dispenser, au moins la femme enceinte, de prendre ces trains, où même, un homme bien portant peut facilement se trouver mal d'un moment à l'autre. Nous sommes sûr que les voyages pareils unis aux fatigues du travail déterminent un grand nombre d'accouchements prématurés ou d'avortements, chez ces femmes mises hors de toute loi protectrice.

Le rachat des chemins de fer et leur organisation hygiénique, dans l'intérêt de la santé publique, s'imposent aujourd'hui plus que jamais.

Les voyages en voiture sont également considérés comme dangereux pour la femme enceinte.

« Elle ne devra s'y résigner que par suite d'une nécessité absolue, dit M. de Soyre, (1), et encore devra-t-elle l'accomplir dans une voiture bien suspendue, et allongée sur un matelas disposé *ad hoc* sur les coussins de la voiture. »

1. SOYRE, p. 99

Il en est de même des omnibus qui constituent les moyens les plus défectueux de déplacement dans les villes. La trépidation et les secousses qui accompagnent la marche de ces voitures sur des pavés mal aménagés sont plus dangereux pour la femme enceinte que le mouvement des tramways. Les omnibus sont encore plus dangereux par suite des accidents qui sont si fréquents dans ces voitures et qui exposent la femme enceinte au traumatisme de toute nature.

2) *Les voyages en mer.* — Ils sont également déconseillés par la plupart des auteurs.

« A la personne qui veut prendre la mer, dit de Soyre, pour son plaisir, fût-elle complètement réfractaire au mal de mer, je répondrai qu'il est absolument préférable de rester tranquille chez elle que de s'exposer à tous les inconvénients connus et surtout inconnus d'un pareil déplacement. » Cet auteur a fait une étude complète sur l'influence des voyages en mer dans le cas de grossesse. Pour avoir des notions exactes sur ce sujet, de Soyre s'est adressé à un médecin, le docteur Letellier, qui a été attaché pendant plusieurs années aux différentes compagnies maritimes.

« Le mal de mer, a répondu ce médecin au questionnaire de M. de Soyre, augmente toujours et complique les phénomènes de la grossesse. »

« Les secousses de ce mal, ou l'effet de l'air salin ont-ils une influence sur la marche de la grossesse ? Les voyages en mer prédisposent-ils aux avortements ?

« Oui, mille fois oui.

« Sur le nombre d'accouchements que je vous ai signalé, soixante-dix à quatre-vingts, j'accuse au moins cinquante accouchements faits avant terme, depuis sept mois à huit et demi... Toutes ces femmes, *sans exception*, ont eu le mal de mer avant que d'accoucher. »

« J'ai, en outre, noté de *nombreuses, très nombreuses* fausses couches à *deux, trois, quatre* mois. »

« Je n'attribue pas à l'air salin une influence notable sur la femme enceinte.

« L'air salin est tonique et excitant. »

« Je dois aussi vous faire remarquer que fréquemment les femmes enceintes sont sujettes à des hémorrhagies plus ou moins abondantes et que je n'ai pas toujours pu conjurer. »

« La femme peut rester sans mouvement dans sa couchette, mais cette couchette qui fait corps avec le bâtiment suit tous les mouvements de roulis et de tangage. »

Et de Soyre conseille aux femmes enceintes, pour les voyages en mer, de porter une ceinture abdominale bien faite.

3) Quant aux *différents genres de sport* il est facile à comprendre combien la femme enceinte gagnerait à ne pas avoir recours à cette sorte de plaisir mondain.

L'équitation paraît avoir une influence aussi abortive que tous les genres de locomotion forte et prolongée. Aussi de Soyre conseille-t-il, de ne pas continuer cet exercice pendant la grossesse. A l'appui de son opinion il cite l'observation suivante :

« Une dame que j'ai soignée pendant plusieurs années, avait un enfant du premier mari dans des conditions absolument normales. Mais son second mari était un officier de l'armée d'Afrique qu'elle a eu l'habitude d'accompagner dans toutes ses campagnes.

« C'était à cheval, naturellement, qu'elle suivait l'escadron. A partir de ce moment, les grossesses successives ne parvinrent jamais à terme. »

Mauriceau s'est déjà élevé contre cet exercice dangereux : « On voit souvent aussi, dit-il, que ces exercices extraordinaires que les femmes font dans les derniers mois de leur grossesse, faisait détacher l'arrière-faix d'avec la matrice avant le temps de l'accouchement, leur causant des pertes de sang, qui leur sont fort dangereuses en ce temps. »

Il en est de même de la bicyclette. Les trépidations, les chocs, l'attention soutenue et les efforts multiples qu'elle nécessite, les excitations génitales et les sensations voluptueuses que bien des femmes ressentent à bicyclette, sont autant de causes capables d'interrompre la grossesse.

« M. Le Roy des Barres a rapporté l'observation d'une de ses clientes, qui prit des leçons de bicyclette pendant les premiers trois mois d'une grossesse méconnue. Des douleurs abdominales étant apparues, cette cycliste novice fut bientôt obligée au repos. Et cependant au bout de quelque temps, un accouchement prématuré donna naissance à un garçon très chétif, dont les mem-

bres sont courbés et dont le pied est à concavité interne (1). »

De plus, nous savons combien les varices de la vulve sont fréquentes au cours de la grossesse. Or, les ruptures de ces varices par compression et frottement sont possibles.

Quant aux automobiles, dont on professe un véritable culte, surtout dans le monde qui s'amuse, leur usage est peut-être plus dangereux encore pour la femme enceinte que tous les autres moyens de locomotion, par suite de la grande vitesse du mouvement et de la fréquence d'accidents qui accompagnent cette sorte de voyages.

Si la femme enceinte ferait bien de rester chez elle au repos complet, il ne s'ensuit pas que tout mouvement lui est nuisible.

Au contraire, elle se trouvera bien des promenades qui activent l'appétit et qui sont très utiles au point de vue de l'hygiène respiratoire. Un travail facile et non forcé n'est nullement dangereux. Cependant les « corvées de nettoyages » que la femme enceinte est obligée de faire dans les ménages sans domestiques, le travail chez soi souvent assez pénible, doivent être abandonnés les trois derniers mois de la grossesse, époque où l'utérus est assez développé et facilement excitable.

1. BOUCHACOURT. *Hyg. d. la gr.*, p. 327.

c). — INFLUENCE DES RAPPORTS CONJUGAUX.

Au repos physique que l'hygiène impose à la femme enceinte se rattache le repos conjugal. C'est que nombre d'observations ont démontré que le coït pendant la grossesse peut être préjudiciable à la vie du fœtus et à celle de la mère, en agissant comme tout traumatisme sur l'utérus gravide et sur d'autres parties de l'appareil génital de la femme.

Chez les animaux la nature elle-même s'est chargée de préserver les femelles pleines qui par instinct repoussent les mâles se rapprochant d'elles. Déjà dans l'antiquité le coït était considéré comme nuisible à l'évolution de la grossesse.

Chez les Chaldéens le coït avec une femme enceinte était qualifié de crime.

Hippocrate considère également le coït comme un acte nuisible à la femme enceinte et donne, sur ce sujet, les conseils suivants :

« Dès que la femme reconnaîtra qu'elle est enceinte, les premiers temps elle ne devra pas se rapprocher de l'homme. »

La polygamie qui est admise par 4/5 des habitants de la terre a pour base le repos génital de la femme enceinte. La loi musulmane considère, encore aujourd'hui, le coït comme une véritable profanation. Chez beaucoup de peuples asiatiques la femme enceinte reste séparée de son mari pendant toute la durée de la gros-

sesse. Même, les Japonais qui sont plus civilisés que certains peuples d'Europe sont fidèles à cette vieille coutume.

Au point de vue de la puériculture intra-utérine la polygamie a l'avantage sur la monogamie. M. le professeur Pinard (1) rapporte que son collègue, un médecin d'Algérie, assure n'avoir jamais constaté les éventrations, l'incontinence d'urine, ni d'autres tares pathologiques chez les nouveau-nés des femmes arabes.

Quant aux peuples monogames la question de l'influence du coït sur la gestation est très discutée probablement par suite de la difficulté qu'on aurait à la trancher dans un sens défavorable pour le mari.

Néanmoins actuellement les auteurs paraissent être d'accord en admettant l'influence défavorable sur la marche de la grossesse.

Sans remonter plus loin citons l'opinion de Mauriceau qui défendit le coït en expliquant que : « par son moyen, le corps est extrêmement agité et même comprimé dans l'action », et il conseille de « quitter ces vieilles erreurs qui certainement ont causé la mort à quantité de femmes et d'enfants, et beaucoup de peine à plusieurs autres (2). »

Une femme enceinte peut-elle continuer à avoir des relations avec son mari? A cette question de Soyre répond par l'observation suivante :

1. Leçon clinique du 24 février 1905.

2. *Des malad. des fem. grosses*, p. 123.

« J'ai eu dans ma clientèle une dame que j'ai déjà assistée dans plusieurs de ses couches, et, chaque fois, après la neuvième époque, j'étais prévenu quelque jour à l'avance du moment de l'accouchement. Je m'étonnais la dernière fois de cette sorte de divination qui me paraissait singulière, et je demandais au mari une explication. Mon cher docteur, me dit-il, la chose est simple; à la première grossesse de ma femme, ayant eu des rapports avec elle, sitôt la neuvième époque menstruelle franchie, l'accouchement eut lieu le lendemain. Je renouvelais l'expérience à la seconde grossesse, et le même phénomène se produisit; or, comme ma femme arrivée à ce degré de sa gestation, a hâte d'être débarrassée, nous n'avons jamais manqué depuis d'agir ainsi, persuadés que nous ne portions pas grand préjudice à l'enfant puisque ce n'est qu'une question de quelques jours en plus ou en moins. Et comme je demandais si pendant le reste de la grossesse il s'abstenait, assurément, me dit-il, car après ce qui s'est passé la première fois j'aurais trop peur de faire avorter ma femme (1). »

Et cet auteur qui nous rapporte l'observation ci-dessus conseille, sans vouloir prêcher l'abstention absolue, d'avoir des rapports conjugaux les plus modérés, et surtout au moment qui répond à l'époque menstruelle, « période que la femme sait très bien apprécier, car elle est avertie par un sentiment général de malaise, de pesanteur dans le ventre et une plus grande sensibilité du côté des seins ».

Et les nombreux auteurs, qui admettent l'influence

1. SOYRE. *Hyg. de la gros.*, p. 161.

défavorable du coït chez la femme enceinte, ont surtout en vue l'action abortive de cet acte.

Si de Soyre insiste sur le danger du coït à l'époque correspondant à la menstruation, c'est que l'utérus à ce moment présente déjà de la congestion physiologique ; or, le coït en augmentant cette congestion produit une hémorrhagie et le décollement consécutif de l'œuf.

L'accouchement prématuré peut être provoqué encore dans ce cas par un autre mécanisme. Nous voulons parler de la rupture prématurée des membranes, par suite d'un coït violent, et surtout chez les multipares à col entr'ouvert.

Il est évident que cet accident ne doit pas être très fréquent étant donné la difficulté qu'aurait un pénis de pénétrer à travers l'orifice du col et de perforer les membranes. Mais d'une façon ou d'une autre l'influence abortive du coït est prouvée par nombre d'observations.

C'est ainsi que dans la thèse de Vaysette (1) se trouve rapportée une observation de M. Delore concernant l'influence abortive du coït chez les prostituées. En cherchant la cause de l'avortement, qui lui paraissait inexplicable, cet auteur interrogeait une prostituée sur ses derniers rapports ; elle lui répondit tout simplement : « C'est un monsieur qu'a poussé trop profond. »

Et Vaysette, dans la même thèse, en étudiant la cause des accouchements prématurés, déclare : « Toutes

1. VAYSETTE. *Thèse de Lyon.*

les fois qu'un commencement de travail prématuré sera prêt à se déclarer, la surexcitation génitale, due au coït immodéré, ne pourra être qu'un puissant adjuvant, dans le neuvième mois surtout, époque à laquelle l'utérus est si disposé à se contracter sous la plus légère influence. »

A la clinique Baudelocque, dans la série des questions posées à la femme enceinte, figure toujours la question sur la date du dernier coït. Et en lisant les observations pendant ses leçons cliniques le professeur Pinard souligne toujours, lorsque l'occasion se présente, ce fait que l'accouchement avant terme est précédé de coït répété qui doit toujours être mis en cause, si l'accouchement prématuré ne trouve pas son explication ailleurs.

MM. Ribemont-Dessaignes et Lepage, dans leur *Précis d'Obstétrique* admettent également que : « L'excitation génitale, et le traumatisme exercé sur le col suffisent parfois... pour amener une congestion intense, et consécutivement une hémorrhagie avec décollement de l'œuf. »

« Nous connaissons, dit M. Bouchacourt, un certain nombre de faits, d'accouchements prématurés déterminés par le coït, qui ont été observés par un accoucheur des hôpitaux qui les raconte volontiers dans son service. »

« En tout cas, ajoute cet auteur, tout le monde admet aujourd'hui que la fréquence plus grande de l'avortement et de l'accouchement prématuré, chez les

primipares, et surtout chez les jeunes mariées, n'ont souvent pour origine que les excès génitaux. »

M. Brouardel (1) rapporte deux observations suivantes de M. Tarnier à l'occasion d'un examen médico-légal.

Une jeune femme, chez laquelle il avait pratiqué simplement le toucher vaginal à sa consultation, sans introduction de spéculum, avorta le soir même.

Une autre au sortir de son cabinet, à la suite d'un simple examen, fut prise de douleurs très vives et faillit expulser son fœtus, dans la loge même du concierge, où elle avait été obligée de s'arrêter.

Le même auteur rapporte d'autres observations qui montrent que l'opinion sur l'influence abortive du coït est devenue suffisamment répandue pour que certaines femmes aient recours au coït violent dans un but abortif.

Il rapporte notamment le cas d'un homme, « qui.... se sentant incapable d'arriver à lui seul au but qu'il désirait atteindre, pria un de ses amis de lui venir en aide, et malgré leurs efforts réunis la femme accoucha au terme normal. »

MM. Tarnier et Budin rapportent également des observations, qui démontrent l'influence abortive du coït. Dans une de ces observations il s'agit « d'une dame, dont le mari a eu des accès d'aliénation men-

1. *L'avortement*, p. 114, 1900.

taie peu de temps après son mariage, et qui était très porté à la copulation. Elle avorta quatre fois de suite. Elle était au début de sa cinquième grossesse quand son mari succomba : elle accoucha à terme d'un enfant vivant. Elle se remaria, devint enceinte, et sa grossesse ne fut pas interrompue. » (1)

Et ces auteurs arrivent aux conclusions suivantes :

« Il ne paraît pas douteux que les rapports sexuels trop fréquemment répétés ne soient, par le traumatisme génital qu'ils produisent, par la surexcitation, la congestion et parfois l'inflammation qu'ils déterminent, une cause d'avortement. »

Un de ces auteurs, le professeur Tarnier, ne manquait jamais, en présence d'un avortement pouvant être attribué au coït, de dire à ses élèves :

« Et ce que l'amour a fait
L'amour peut le défaire ».

Cette opinion sur l'utilité de la continence, pendant la grossesse, est devenue même populaire. C'est ainsi que Robert Angelin du roman de Zola (*Fécondité*) dit à sa femme : « Tu sais que pendant les neuf mois de la grossesse... nous ne pourrions même pas nous embrasser... un mari raisonnable, qui a le souci de la santé de la mère et de l'enfant, ne touche plus à sa femme de tout ce temps-là. »

Mais le coït répété pratiqué pendant la grossesse

1. TARNIER ET BUDIN, *Path. de la gross.*, p. 478.

2. *Fécondité*, p. 232.

peut avoir des conséquences fâcheuses non seulement pour le fœtus, mais aussi pour la mère et cela sans avoir provoqué l'accouchement prématuré. Nous savons, en effet, que les varices de la vulve et du vagin sont assez fréquentes au cours de la grossesse. Or, un traumatisme porté sur ces régions peut causer une rupture des veines et une hémorrhagie pouvant être mortelle pour la femme.

M. Bouchacourt (1) cite, à ce sujet, un cas intéressant observé récemment en Allemagne.

« Une femme se trouvant au neuvième mois de sa grossesse pratiqua le coït deux fois de suite dans la position verticale. Immédiatement après elle perdit une grande quantité de sang par le vagin, et mourut au bout de vingt minutes.

A l'autopsie, on constata une déchirure au-dessous et un peu à droite du clitoris; la plaie était longue de deux centimètres, et profonde d'un demi-centimètre. La paroi de l'urètre et le corps caverneux droit du clitoris étaient intéressés par la déchirure, au fond de laquelle se trouvaient des caillots sanguins et des petits vaisseaux béants. »

M. Pinard (2), dans une de ses leçons cliniques, rapporte le cas d'une femme qui monta dans un omnibus et, comme la voiture s'était mise en marche avant que la femme en question ait eu le temps de s'asseoir, elle a heurté le traversin du siège en comprimant violemment la vulve et le périnée. Ce traumatisme acci-

1. *Hyg. de la gross.*, 1905, p. 197.

2. PINARD, *Leçon clinique* du 24 février 1905.

dentel a produit une rupture d'une varice vaginale et l'hémorrhagie consécutive qui était mortelle pour la femme.

Dans Tarnier et Budin nous trouvons rapportée une observation suivante de Cramer.

« Le 2 janvier 1840, tard dans la soirée, la femme d'un boucher fut trouvée, par des personnes qui habitaient la même maison qu'elle, étendue sur le plancher de sa chambre, baignant dans son sang. Elle était mourante. Le propriétaire de la maison avait vu monter chez elle un homme qui n'était plus là. Le médecin appelé la trouva morte lorsqu'il arriva. Un agent de police prit des renseignements, on rechercha le visiteur soupçonné et il fut arrêté. Dans la soirée de l'événement, le visiteur ci-dessus mentionné avait eu des rapports sexuels avec cette femme ; avant que le coït fût terminé elle s'était écriée : « Retirez-vous, retirez-vous ! » en même temps il sentit un liquide chaud qui coulait sur lui, il la porta dans sa chambre et l'y abandonna. »

A l'autopsie on trouva, « en écartant les lèvres, une plaie sous le clitoris au voisinage de la petite lèvre gauche ».

Inutile de continuer les détails de cette observation. Ajoutons simplement que la plaie était située sur une veine aplatie. « Dans tous ces faits, ajoutent les auteurs, l'hémorrhagie présente une gravité extrême puisque sur 9 cas que M. Budin a réunis, 7 fois la femme a succombé rapidement. » Il va sans dire que toutes les excitations génitales par manœuvres artificielles sont d'autant plus dangereuses qu'elles augmentent la violence du coït.

B. — Influence du repos moral sur la grossesse.

— Nous avons vu quel respect les anciens professaient pour la femme enceinte. Cette vénération s'est traduite par des usages particuliers, variables suivant les peuples et suivant les époques. Ainsi, à Athènes, on respectait même les meurtriers qui s'étaient réfugiés dans une maison d'une femme à l'état de grossesse. Et la justice dispensait les femmes enceintes non seulement des peines corporelles, mais même d'une simple menace de peine. Quoique ces mœurs judiciaires soient disparues du Code de procédure criminelle actuel, la justice moderne continue à être indulgente pour la femme enceinte. Voici une petite histoire judiciaire assez récente qui peut servir d'exemple de cette clémence de Thémis pour la femme enceinte :

Une jeune fille nommée L..., âgée de 24 ans, a été inculpée dans une affaire d'assassinat de la veuve Caron, vieille cabaretière de la rue de Malte.

Cette fille L... s'étant déclarée enceinte des œuvres du nommé D... qui était considéré comme le principal coupable, celui-ci affirma qu'il voulait épouser sa maîtresse, et des fiançailles touchantes furent célébrées à la prison de la Santé, la fiancée ayant un ventre énorme, qui fut remarqué par tous les assistants. Mais une voisine de dortoir de la fille L... ayant fait connaître que cette grossesse était postiche et produite par une accumulation de linge et de serviettes, le Dr Socquet fut appelé à examiner l'inculpée; ce qui dévoila la mystification. Interrogée sur les motifs qui l'avaient poussée à jouer cette comédie, la fille L... déclara que : si elle

avait simulé la grossesse, c'était afin de s'éviter d'être confrontée à la Morgue, avec le cadavre de la veuve Caron. Le stratagème avait d'ailleurs pleinement réussi, car ce n'est que le 14 juin dernier, c'est-à-dire plusieurs mois après le crime, et quand il fut bien démontré que la fille L... n'était pas enceinte, qu'elle fut conduite à la Morgue, pour être mise en présence du corps de la victime, qui avait été conservé dans un appareil frigorifique (1).

C'est que l'influence abortive des émotions morales, vives et subites, est reconnue par tous les médecins. Et M. Varnier en donne l'explication suivante.

« On a pu produire des contractions utérines par l'excitation électrique de tous les points de l'encéphale, contractions réflexes semblables à celles que détermine toute excitation sensitive (2) ».

De toutes les émotions morales la vive frayeur est la cause la plus fréquente d'avortements ou d'accouchements prématurés. On a constaté, de tout temps, que, dans les villes assiégées les cas de l'interruption de la grossesse étaient bien fréquents.

Déjà Mauriceau en étudiant la même question a fait remarquer que : « les femmes avortent par le seul bruit des fortes artilleries, comme aussi par celui des grosses cloches, mais principalement par les grands éclats de tonnerre (3) ».

Les émotions de même nature provoquées par des

1. BOUCHACOURT, p. 163.

2. Obstétrique journalière, p. 108.

3. *Traité des mal. des fem. grosses*, p. 122.

événements politiques, les horreurs de la guerre font le même effet.

« C'est ainsi, dit Devilliers, que nous avons vu, à l'occasion ou à la suite des événements de 1848, une foule de femmes venir dans les hôpitaux avorter ou accoucher d'enfants chétifs ou morts » (1). Un des hommes des plus autorisés dans l'Obstétrique, Barnes, partage la même opinion.

« Dans les époques de grandes agitations politiques, dit-il, la terreur peut faire avorter un grand nombre de femmes en même temps. » M. Comby dit avoir constaté que les enfants, nés des femmes ayant traversé des crises morales pendant leur grossesse, sont frappés de tares névropathiques et même d'infériorité mentale.

Il est inutile d'énumérer toutes les causes capables de provoquer une émotion morale et l'interruption consécutive de la grossesse. Il nous suffit d'insister sur les causes les plus fréquentes de cet accident.

La tristesse, la grande joie, la colère, les emportements, les frayeurs sont également dangereux pour la femme enceinte.

L'annonce brusque d'une nouvelle bonne ou mauvaise, mais inattendue, agit dans le même sens.

M. Bouchacourt rapporte l'observation suivante de M. Brindeau qui plaide en faveur de cette influence fâcheuse des émotions morales sur la grossesse.

« M^{me} X... âgée de 27 ans, bien portante, enceinte de six mois et demi, est fortement bousculée par son mari, au cours

1. *Avortement*, 1866, t. IV. p. 309.

d'une scène violente qu'il lui fait sous l'influence de l'excitation alcoolique. Cette dame reconnaît qu'elle n'a pas été frappée, mais l'impression morale produite chez elle a été profonde. Quelques heures après, rupture prématurée des membranes. Accouchement d'un enfant vivant, qui meurt au bout de quelques heures. »

Il serait donc prudent que la femme enceinte évite tout ce qui pourrait l'émotionner dans un sens ou dans un autre. Il existe toute une série de plaisirs qui sont capables de provoquer une foule de sensations morales assez intenses pour déterminer l'interruption de la grossesse. Étant donné l'émotivité spéciale aux femmes et exagérée par l'état de leur grossesse il serait imprudent de leur part d'assister, par exemple, aux spectacles joués au théâtre et surtout au développement sur la scène d'un drame ou d'une tragédie si riches en épisodes émouvants. Le repos moral doit donc être complet au cours de la grossesse.

« Il n'est pas douteux, disent Tarnier et Budin, que les émotions morales vives peuvent amener l'expulsion prématurée du produit de conception. Baudelocque rappelait habituellement dans ses cours qu'après l'explosion de la poudrière de Grenelle il avait été appelé pendant les huit premiers jours pour soixante-deux femmes en péril ou en état d'avortement ». (1)

En cherchant l'explication de ce fait ces auteurs admettent difficilement l'action des émotions morales

1. *Avortement*, p. 477.

par l'intermédiaire du système nerveux. « Mais les émotions morales, disent-ils, provoquent des troubles circulatoires ; nous pourrions citer, par exemples les rougeurs subites du visage chez les jeunes filles, ou plutôt les perturbations de l'écoulement menstruel sous une influence morale. Si on applique ce molimen congestif aux femmes enceintes on comprend l'hémorrhagie et l'avortement par suite des émotions morales. »

Malheureusement il est impossible aujourd'hui de faire suivre à la femme enceinte de la classe ouvrière un régime moral spécial.

Les soucis du lendemain, les ennuis, la crainte, les chagrins qui démoralisent la femme dans ce milieu, renforcent l'influence fâcheuse des autres facteurs importants qui contribuent à l'interruption de la grossesse. Les scènes de l'alcoolisme sont également bien fréquentes dans cette classe de la société et constituent autant de causes des émotions morales dont l'influence ne tardera pas à se faire sentir. Ici ni assistance à domicile, ni les sanatoriums de grossesse, ni d'autres formes de philanthropie ou de charité même officielles ne pourraient guérir le mal dont il faut chercher les racines dans l'état économique et social de la civilisation moderne.

CHAPITRE III

Le rôle de l'alimentation dans la grossesse.

Il est certain que la femme enceinte n'a nullement besoin de manger pour deux comme on l'a cru depuis longtemps et on admet aujourd'hui que pendant la grossesse on n'a nullement besoin d'un régime particulier. Mais s'il est facile de combattre le préjugé qui veut la suralimentation de la femme enceinte, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de combattre la misère qui prive la femme enceinte du nécessaire. Il est facile, en effet, de comprendre que la femme enceinte traverse une période d'auto-intoxication, où l'insuffisance physiologique de différents organes crée, comme nous avons vu, une prédisposition spéciale pour certaines maladies propres à la femme enceinte. Il est donc logique de conseiller à la femme en état de grossesse de s'abstenir de certains aliments et boissons, dont la toxicité va s'ajouter à l'action de l'auto-intoxication gravidique. On a constaté que l'excès de table pouvait même être cause d'avortement. C'est que la capa-

cité digestive de l'estomac n'est point accrue et ne dépasse pas le degré normal chez la même femme. Or, en forçant l'appareil digestif on arrive à créer des troubles de l'assimilation qui est si importante pour la gestation. En médecine vétérinaire on constate qu'une nourriture trop abondante, trop stimulante surtout, produit souvent la pléthore et cause l'avortement. Les aliments doivent être surtout faciles à digérer et bien substantiels, car les aliments abondants et indigestes troublent la respiration et compromettent l'utérus. La question de rapport qui peut exister entre le régime alimentaire et le développement du fœtus est aussi intéressante que difficile à résoudre.

Certains auteurs et plus particulièrement le professeur Depaul ont pensé qu'il y avait une relation étroite entre ces deux propositions : plus la femme mange, et plus l'enfant devient volumineux.

L'inverse pour cet auteur est également vrai.

Voici comment Depaul conseille de régler le régime alimentaire :

« C'est vers trois ou quatre mois, dit-il, qu'il faut commencer ; avant cette époque, je crois qu'il serait inutile d'agir ; le développement du fœtus marche lentement pendant les premiers mois, et d'ailleurs tout ce qui tend à modifier profondément l'organisme de la mère à cette époque compromet beaucoup plus facilement la grossesse. Je pense aussi qu'il y aurait utilité à diminuer progressivement la quantité d'aliments. De cette façon, sans troubler l'économie trop brusquement et sans compromettre le produit de la conception, on arriverait

bientôt au même résultat. On y trouverait encore l'avantage de laisser diminuer petit à petit la capacité de l'estomac, et d'émousser sensiblement le sentiment pénible de la faim.

Ce dernier avantage, fût-il seul, mériterait qu'on le prît en considération. Il faut être bien ferme dans sa résolution et avoir le sentiment de la maternité bien développé pour résister à ce besoin de tous les instants, besoin d'autant plus impérieux qu'il se fait sentir pendant la grossesse ; mais c'est surtout lorsque les sentiments du cœur sont en jeu que le courage et la résignation des femmes n'ont plus de bornes. Je pense également que la qualité des aliments n'est pas chose indifférente. Je ne doute pas qu'il faille s'abstenir, sinon totalement, du moins en partie, des viandes noires et fortement réparatrices ; les soupes maigres et les légumes doivent faire la base de l'alimentation. Il est difficile de dire avec précision jusqu'où doit aller la diminution quant à la quantité ; on comprend que cela doit varier selon les habitudes et la constitution. Tout ce que je dois pouvoir établir de plus général, c'est qu'on peut aller jusqu'à retrancher les $\frac{3}{4}$ de ce qui constitue l'alimentation ordinaire ».

Ce régime ainsi recommandé par Depaul nous paraît quelque peu sévère. Et de Soyre accepte en partie cette façon de voir du professeur Depaul. « Sans suivre un régime aussi rigoureux, dit-il, que celui que recommande Depaul, les femmes qui seront obligées de conserver le lit pendant une grande partie de leur grossesse, feront bien également de ne pas trop manger.

J'ai vu plusieurs dames qui, en pareilles circonstances, n'avaient mis aucun frein à leur brillant appétit, donner naissance à des enfants assez volumineux pour entraîner de réelles difficultés au moment de l'accouchement. Une d'elles, qui ne voulut jamais suivre à cet égard les conseils que nous lui avions donnés, mit au monde par deux fois un enfant tellement gros, que les deux fois l'enfant mourut par suite de la longueur du travail et des difficultés qu'il y eût à en pratiquer l'extraction. »

Mais le nombre de femmes qui peuvent se permettre le luxe de l'alimentation abondante est minime en comparaison avec la masse de celles qui sont condamnées par la société à la misère physiologique et qui sont plus dignes d'intérêt, car ce sont elles qui procurent le plus.

Quelques observations paraissent avoir démontré que l'alimentation insuffisante et surtout la famine prédisposent à l'avortement.

« L'alimentation insuffisante, disent MM. Tarnier et Budin, peut être, dans les cas de disette, la cause d'avortements si nombreux qu'il semble en exister une véritable épidémie. Au rapport d'Hoffmann, dit Jacquemier, il y eut beaucoup d'avortements à Layde pendant le siège et la famine de cette ville. F. Nægèle a fait la même remarque pendant la disette de 1816. Villermé, dans un mémoire plein d'intérêt, où il a fait ressortir l'influence de la disette sur les populations, a remarqué que l'insuffisance d'alimentation amenait la stérilité ou les avortements chez les femmes et chez

les animaux ; il a constaté qu'il y a eu, à la suite de la mauvaise récolte de 1816 et pendant la famine, moins d'enfants conçus. Parmi les femmes qui devinrent enceintes, il y en eut un grand nombre qui avortaient ou qui accouchaient avant terme (1). »

Et les anciens basaient sur ce fait une croyance qui exigeait des femmes enceintes une diète sévère à la fin de la grossesse pour faire sortir l'enfant de l'utérus (2).

Quoi qu'il en soit, si la suralimentation peut avoir des inconvénients, il est certain que le manque de nourriture peut avoir des conséquences beaucoup plus graves pour la mère aussi bien que pour l'enfant. Les femmes qui sont obligées de travailler sont déjà bien avant la grossesse épuisées par les dépenses physiques qui sont toujours mal compensées par une faible alimentation. Nous savons également qu'une des causes principales de l'alcoolisme dans la classe ouvrière est la misère physiologique aussi bien que sociale. Or, l'alcoolisme d'après Lancereaux et Brouardel est une des principales causes de l'avortement (3). Et si la femme du peuple boit c'est qu'elle ne mange pas assez. La misère unie à l'ignorance font que cette femme restera sourde aux bons conseils que le médecin peut lui donner au sujet de sa grossesse. Et nous pensons que ces conseils resteraient une ironie cruelle dans la bouche de

1. TARNIER ET BUDIN, t. II. *Avortement*.

3. WITKOWSY. *Hist. des accouchem.*

2. BROUARDEL ET GIRODE. *Traité de médecine.*

l'hygiéniste. Après le repos c'est une bonne alimentation qu'on recommande d'habitude aux femmes enceintes. Nous avons vu que ni l'un ni l'autre n'existent pour cette catégorie de femmes. « Les mauvaises conditions hygiéniques, l'alimentation insuffisante, la chloro-anémie, les préoccupations tristes des filles-mères, sont autant de causes qui, souvent compagnes inséparables, agissent isolément ou de concert pour abréger le terme de la grossesse. » (1)

Il est évident que nombre de femmes ne se trouvent pas incommodées par un régime alimentaire qui leur est habituel pourvu qu'il soit suffisant, bien entendu, au point de vue de la quantité.

« Dans ce cas la femme pendant la grossesse doit manger ce qui lui plaît, dit M. Pinard, et le *quod sapit nutrit* est surtout applicable à la période de gestation. »

Quant aux boissons dont la femme enceinte doit s'abstenir pendant la grossesse ainsi que pendant l'allaitement, nous devons mentionner l'alcool qui constitue la consommation habituelle dans le milieu populaire. M. Nicloux, dans sa thèse a démontré l'affinité considérable de ce liquide toxique pour le testicule. Il a démontré sa présence dans le sperme de l'homme qui a bu. Et M. Bar déclare que l'alcoolisme paternel est beaucoup plus néfaste, pour le fœtus, que l'alcoolisme maternel.

Nous n'insistons pas sur les conséquences pathologi-

1. VAYSETTE. *Thèse de Lyon*, 1881, p. 24.

ques dont sont frappés les descendants des alcooliques. Nous voulons dégager seulement l'influence directe de l'alcool sur la marche de la grossesse et sur la vie intra-utérine du fœtus. A ce point de vue l'alcool paraît avoir une influence bien fâcheuse pendant la gestation.

« Il est bien possible, dit Bouchacourt, que bien des fausses couches survenant chez les jeunes mariées n'aient pas d'autre origine. En tout cas, cette influence abortive, s'ajoutant ici à beaucoup d'autres, explique la fréquence relative de l'interruption de la première gestation. »

M. Arrivé, dans sa thèse sur l'influence de l'alcoolisme sur la dépopulation, dit que : « l'intoxication alcoolique des générateurs entraîne la naissance prématurée des produits de conception » et que l'alcool semble être un agent abortif plus actif que la tuberculose. Car, « chez les alcooliques 42 pour 100 des conceptions avortent tandis que cet accident, chez les tuberculeux, ne se trouve que dans la proportion de 33 pour 100. »

Quoi qu'il en soit, l'absorption de l'alcool par la mère doit être prohibée à tous les points de vue. Car, outre les effets abortifs directs de cette boisson et son influence fâcheuse sur l'avenir de l'enfant même né à terme, il faut compter avec tous les accidents traumatiques et moraux qui accompagnent habituellement les scènes d'alcoolisme dans les familles des alcooliques.

CHAPITRE IV

Influence de l'air sur la grossesse.

L'air pur est plus nécessaire pour la femme enceinte qu'une alimentation saine.

Mauriceau, dans son *Traité des maladies des femmes*, donne à ce sujet les conseils suivants : « L'air dans lequel elle fera sa résidence ordinaire sera bien temperé en toutes ses qualités,..... elle doit aussi éviter de faire sa demeure dans ces rues étroites, pleines d'immondices,..... ou dans les retraits de la maison ; la femme grosse doit fuir l'air mauvais et toutes sortes de mauvaises senteurs. »

Il n'est nullement besoin d'insister sur l'importance de l'air pour la santé générale des habitants. L'hygiène générale a démontré cette nécessité de faire profiter chaque habitant d'un cubage d'air suffisant pour les besoins physiologiques.

Eh bien, à ce point de vue l'hygiène générale laisse beaucoup à désirer, surtout dans les villes. On n'a qu'à descendre dans les faubourgs pour voir dans quelles

conditions cruelles les ménages traînent leur existence entassés dans des petits logements sombres, mal aérés et sales.

« Les quartiers difformes, les entassements de maisons et d'étages, les logements sans soleil reviennent avec une régularité malheureuse et presque imposée par la médiocrité des salaires à la famille nombreuse et jeune.

Non pas que le loyer de bas prix comporte nécessairement un logement insalubre ; mais les immeubles disgraciés existent et persistent dans les villes ; ils se déprécient eux-mêmes, et c'est à ceux-là que les petites bourses s'adressent naturellement. En profitant de cette disposition et de cette nécessité, les propriétaires de ces immeubles ont même réussi à en tirer un beau parti. D'autres part quelques spéculateurs ont construit tout exprès des maisons « de logements » dans lesquelles le mépris de l'hygiène s'étale avec une étonnante hardiesse (1). »

Pour la ville de Paris cet encombrement a été maintes fois démontré.

« Il y a encombrement, dit le D^r Bertillon (2), lorsqu'il y a plus de deux personnes par pièce. » Partant de ce principe cet auteur a établi qu'à Paris sur 2.424.705 habitants 332.876, c'est-à-dire 14 p. 100 sont

1. ARNOULD. *Nouv. Élémt. d'hyg.*, 1902.

2. BERTILLON. *Essai de statistique comparée du surpeuplement des habitants à Paris et dans les grandes capitales européennes*, Paris, 1894.

dans un état d'encombrement excessif. Et plus les familles sont nombreuses, plus elles sont mal logées. Il y a à Paris 30.000 familles de cinq à six personnes qui ne disposent que d'une seule pièce, et dans cette pièce unique que d'un lit.

C'est surtout dans les villes industrielles comme Lyon, Lille, Roubaix, Tourcoing et d'autres que les conditions hygiéniques d'habitation sont des plus néfastes. Lors de la grève générale dans les industries textiles du Nord on a procédé à une enquête économique qui nous donne un tableau assez noir de ce que sont ces conditions d'habitation. Même *le Temps* (1) qui ne peut pas être soupçonné de tendresse pour la malheureuse population laborieuse nous a donné chiffres en main le tableau poignant de la vie d'un ménage ouvrier au point de vue de l'habitation.

La misère noire à laquelle est réduite cette population est la cause principale de la mortinatalité et de la mortalité infantile effroyable dans ces régions industrielles. Les chiffres, que nous a rapportés M. Budin lors de son enquête sur la mortalité infantile dans ces villes du Nord, ne laissent aucun doute à ce sujet. Il est vrai qu'on incrimine d'habitude les conditions d'allaitement. Nous sommes loin de diminuer le rôle considérable que joue l'allaitement pour les nouveau-nés. Nous avons vu, en effet, que non seulement la mortalité a diminué en même temps que la natalité a augmenté dans les communes où on a organisé l'as-

1. *Temps*, mai 1904.

sistance maternelle. Mais si beaucoup d'enfants du premier âge succombent par suite de la défectueuse alimentation (due elle aussi aux causes d'ordre économique), combien pourrait-on incriminer les conditions de leur vie intra-utérine, c'est-à-dire la mauvaise grossesse, si on dirigeait les recherches de ce côté-ci.

« On a fait, dit Jaquemier (1), dans les hospices de Lyon consacrés aux filles enceintes, des observations curieuses qui démontrent que celles qui sont admises de bonne heure, condamnées à vivre dans des salles insalubres, donnent bientôt des signes de dérangement dans leur santé ; elles accouchent souvent dans cet état, et un plus grand nombre sont victimes de la fièvre puerpérale que celles qui sont admises dans les salles consacrées aux femmes mariées, où les conditions de salubrité sont moins mauvaises. »

Ce sont assurément ces conditions d'insalubrité qui contribuent en grande partie à la naissance des enfants chétifs ou parfois même à l'interruption de la grossesse.

Et on fait des rapports, on parle, on écrit, on discute devant les Chambres, on renverse des ministères à propos de grèves, on berce les victimes par des promesses ; des années s'écoulent et la situation reste la même. Et comment en serait-il autrement si les intéressés n'osent pas prendre leur destinée dans leurs propres mains, en attendant toujours des secours de l'État

1. *Manuel des accouchements*, t. I, p. 495.

bienfaiteur, des philanthropes et des Tartufes de la charité.

« Pour augmenter le rendement de l'espèce humaine, dit M. Bouchacourt, (1) le moyen le plus sûr consiste à faire d'abord de la puériculture intra-utérine, c'est-à-dire à entourer de soins l'enfant en germe, de façon qu'il devienne l'être le plus vigoureux possible, avec les éléments fournis par les défauts et les qualités des producteurs...

Le fait que la collectivité est tutrice des enfants en germe lui impose de veiller sur eux avant leur naissance en secourant les mères nécessiteuses. » Oui la collectivité actuelle veille, en effet sur eux, en envoyant des troupes contre les mères malheureuses si elles osent se révolter contre la barbarie capitaliste qui plus impitoyable que la peste ravage toute une population industrielle.

Nous avons vu à quelles conditions d'habitation sont condamnés les ménages ouvriers. Nous avons vu que c'est dans des taudis privés d'air et de lumière que souvent la femme enceinte des faubourgs et de la banlieue est obligée de vivre même pendant sa grossesse. Or, la plupart des auteurs admettent que l'air confiné peut être une cause de l'interruption de la grossesse. Il est connu de tout le monde que la grossesse évolue plus facilement sans encombre à la campagne que dans les villes, grâce à une meilleure hygiène respiratoire. C'est pour cela qu'on interdit aux femmes enceintes le séjour

1. BOUCHACOURT. *Hygiène de la grossesse.*

prolongé dans les salles surchauffées et mal aérées : chambres de malades, salons, théâtres, salles de bal, ateliers, locaux où se tiennent des assemblées, les églises, etc. Nous savons en effet combien les produits gazeux de l'expiration jouissent de véritables propriétés toxiques, indépendantes de l'action de l'oxyde de carbone et de l'acide carbonique.

« L'influence exercée par l'acide carbonique, sur la fibre musculaire utérine, dit M. Bouchacourt, a été magistralement démontrée par Brown-Séquard qui, en rendant une femelle gravisée apnéique, déterminait aussitôt des contractions de l'utérus. Dès que l'animal respirait de nouveau librement, les contractions s'arrêtaient, pour reprendre ensuite, si on déterminait de nouveau l'apnée. On sait en outre que la suppression momentanée de la fonction respiratoire chez la mère, produit chez le fœtus, des mouvements désordonnés, qui peuvent également mettre l'utérus en branle. »

En admettant même que les malheureuses femmes condamnées par le régime économique et social à vivre dans les logements insalubres aient la chance de profiter des bienfaits de la charité ou de l'assistance à domicile, les conditions hygiéniques au point de vue de l'habitation ne seront nullement changées. C'est toujours dans la pièce obscure, avec l'air vicié, et souvent sur un lit malpropre, que la femme enceinte passera les derniers jours de sa grossesse et le moment de l'accouchement si riche en accidents d'infection. Les éleveurs de bétail et d'animaux domestiques instruits par les vétérinaires traitent les femelles qui portent

avec plus de soins que la société inique ne soigne la femme enceinte. Ils réservent pour ces femelles des étables et locaux particuliers où celles-ci sont entourées de meilleures conditions hygiéniques.

On crée des sociétés pour l'amélioration de la race chevaline, mais on est peu soucieux de l'amélioration de la race humaine.

Dans les villes la population laborieuse est repoussée toujours vers la périphérie, où les maisons d'habitation sont entourées d'usines, de fabriques, d'ateliers, de grands dépôts de marchandises, de vastes bâtiments annexés au service des chemins de fer occupant une immense superficie. Et c'est dans la poussière, dans la fumée, l'hiver à l'abri du soleil, dans le froid ; l'été sous les coups de la chaleur, que la femme enceinte du peuple traîne péniblement son existence souvent compromise du seul fait de sa grossesse. Et c'est à peine si elle peut se payer le luxe de se déplacer un dimanche ou un jour férié dans d'autres parties de la ville pour contempler les beautés des quartiers riches où les habitants plus fortunés qu'elle et débarrassés du devoir de la maternité ne songent qu'à multiplier leurs richesses et à consommer les produits du travail social.

Si l'on ajoute que toutes ces conditions inhumaines, dans lesquelles la société force les masses ouvrières de vivre, favorisent l'alcoolisme, la tuberculose et la syphilis, on comprendra combien l'hygiène pour la femme enceinte dans ce milieu est et restera un mot creux tant que les causes sociales de cet état de choses persisteront. Il serait désirable que ces femmes soient

encouragées par tous les moyens d'aller consulter le médecin pendant toute la durée de la grossesse. Et les consultations des femmes enceintes doivent être organisées de telle façon que les femmes puissent venir à toute heure de la journée et non pas aux heures fixes, comme cela se pratique dans presque toutes les maternités et les cliniques d'accouchement de l'Assistance publique. Les consultations à l'heure fixe font perdre la moitié de la journée à toute femme salariée et sous ce rapport elles ne sont nullement gratuites (exception faite pour la clinique Baudelocque). En attendant la suppression complète de toute exploitation physique de la femme enceinte pendant la grossesse, la gratuité absolue des consultations encouragerait cette femme qui vit de son salaire à suivre l'hygiène que lui impose son état de grossesse. Les affections multiples coïncidant avec la grossesse réclament pour toute femme enceinte une prévoyance particulière. Nous savons combien sont fréquentes la syphilis et l'albuminurie au cours de la grossesse et quels dangers elles présentent pour la femme et pour le produit de la conception. Nous savons que la femme absolument saine avant la grossesse peut devenir syphilitique lors de la gestation.

Etant donné la fréquence de cette affection et son importance pour la famille et pour la société nous ne pouvons pas, sans sortir des cadres de notre thèse, traiter ce grave problème de prophylaxie sociale. Il est incontestable que la syphilis occupe la première place dans la pathologie de la grossesse et doit être étudiée à part. Mais il est évident qu'au point de vue

de l'hygiène de la grossesse il faut, pour prévenir ou traiter à temps ces accidents redoutables, donner à toute femme enceinte toutes les facilités possibles de consulter le médecin.

Quant aux mesures concernant les logements et habitations insalubres nous pensons que la reconstruction des vieux quartiers et leur assainissement doivent être la première préoccupation pour les municipalités et l'État. Il faut que chaque maison habitée soit construite d'après les règles de l'hygiène publique et non pas d'après les calculs des trafiquants et des spéculateurs.

CHAPITRE V

Le rôle des vêtements dans la grossesse.

Les préoccupations esthétiques concernant la toilette de la femme priment aujourd'hui les considérations hygiéniques. De toutes les parties de la toilette c'est le corset qui doit le plus préoccuper l'hygiène de la femme et surtout de la femme enceinte.

Sans prétendre faire une étude complète sur ce sujet nous voudrions simplement donner les conclusions motivées concernant l'influence de cette partie de la toilette féminine sur l'évolution de la grossesse. Les auteurs qui se sont occupés spécialement de la question sont loin d'être unanimes à conseiller la suppression absolue du corset pendant la grossesse. Mais les méfaits d'un corset mal appliqué sont reconnus par tous les médecins. D'abord l'usage du corset moderne est presque condamné par les auteurs au point de vue de l'hygiène générale de la femme.

Paul Langlois s'exprime ainsi dans son *Traité d'hygiène publique et privée* :

« Le corset survit à toutes les attaques et à toutes les dénonciations. Force est donc à l'hygiène de s'occuper de cet engin qu'elle pourrait appeler son ennemi. Le véritable but du corset est de créer des formes artificielles là où il n'y en a pas, d'atténuer là où il y en a trop. Mais pour arriver à ce résultat les femmes s'exposent à une série d'accidents. Par la compression du thorax et le surcroît de travail qu'il impose aux parties supérieures des poumons, le corset peut devenir cause d'emphysème pulmonaire. Par la gêne de la circulation veineuse qui oblige le cœur gauche à des efforts anormaux il peut être la raison de la dilatation cardiaque. En tout cas lorsqu'il y a hypertrophie cardiaque le corset aggrave la situation. En comprimant l'estomac, en abaissant le foie, en refoulant les intestins, les organes génitaux internes, le corset entrave les fonctions digestives et exerce une compression fâcheuse, surtout au moment de la congestion menstruelle. »

M^{me} Tilicka a fait une étude complète sur les méfaits du corset au point de vue hygiénique et pathologique. Sa thèse est un réquisitoire violent contre le corset, Le professeur Proust, qui était un maître en la matière, dit dans son *Traité d'hygiène*.

« Toute compression excessive, en gênant la circulation capillaire, produit, sur les parties du corps où elle s'exerce, des congestions dangereuses et des déformations incurables. Il ne faut pas que la ceinture ou le corset portent jusqu'à l'exagération la finesse de la taille. Il y a une perversion de goût et, disons-le, un coupable attentat contre soi-même dans cette applica-

tion de certaines femmes et même de certains hommes à réduire à un étranglement ridicule et choquant la partie moyenne du corps. La femme mince est loin d'être la femme svelte. Le corset trop raidi par des lames de baleines détruit la gracieuse ondulation des lignes, rend la marche saccadée, plaque le visage de rougeurs malsaines et, surtout en contrariant le libre jeu des organes respiratoires, paraît être, pour certains auteurs, une cause de phtisie.

Loin de moi, cependant de faire au corset un procès trop sévère. Il est indispensable pour assurer le développement régulier des formes, maintenir les jeunes personnes dans l'habitude de se tenir droites et de ne pas s'abandonner à une liberté d'allures très nuisible à la beauté. »

Tous les auteurs sont unanimes à recommander à la femme l'emploi d'une ceinture élastique large et lâche par-dessus laquelle s'attacheront les liens du vêtement.

Au point de vue obstétrical l'usage du corset trop serré est encore plus blâmable. Il est facile à comprendre qu'un tel corset contribue à l'abaissement et au renversement de l'utérus, et amène des troubles consécutifs, douleurs abdominales et lombaires, métrite, stérilité.

La grossesse peut même être interrompue par suite de la pression exercée sur l'utérus gravide. A un moment donné, dit le professeur Pinard, cet organe se révolte contre cette pression, entre en contraction prématurée, décolle l'œuf et l'expulse. »

On a constaté en effet l'action abortive du corset

chez les femmes enceintes et surtout chez les filles-mères qui veulent dissimuler la grossesse. Voici deux observations intéressantes de Delisle que M^{me} Tilicka rapporte dans sa thèse.

« Une fille de 22 ans, parvenue à terme sans que les personnes chez qui elle était en service s'en fussent aperçues, tant elle avait eu soin de se serrer l'abdomen avec un corset fortement baleiné, muni d'un busc en acier extrêmement résistant et, de plus, d'une ceinture également très serrée et très large. Lorsqu'elle était arrivée à l'hôpital, elle se plaignait de douleurs tellement fortes qu'on la fit monter de suite dans les salles : parvenue en haut de l'escalier quelques liens de son corset se brisèrent et son ventre devint subitement volumineux, et à peine avait-elle fait quelques pas que son enfant tomba sur le parquet. Le cordon était rompu près de l'ombilic, la femme succomba de péritonite dès le septième jour. »

2. Une jeune fille de 19 ans arrive à 4 heures du matin à la maison de Santé du faubourg Saint-Denis, déjà en proie à des douleurs ; très serrée dans son corset mais ne disant rien de sa grossesse. Bientôt elle accoucha, mais l'enfant mourut aussitôt. A la visite du matin, on était très étonné de ne trouver personne dans son lit. L'infirmière dit alors qu'après s'être reposée quelques heures, la parturiente était repartie pour que ses maîtres ne s'aperçussent pas de son absence..... Quatre jours après, elle revient, ayant une métrite-péritonite des plus intenses avec délire, douleurs atroces, vomissements. Elle succomba le cinquième jour. »

M. Brouardel rapporte également des observations de Tardieu sur l'action abortive du corset (1).

Un premier avortement fut provoqué par compression du ventre, à l'aide d'une ceinture spéciale. Mais cette femme étant redevenue enceinte, ne voulut pas supporter la ceinture, dont l'application avait été très douloureuse. Elle réussit cependant à interrompre sa grossesse par la constriction de l'abdomen à l'aide d'un mouchoir plié en cravate et appliqué au-dessus des hanches; mais elle le serra d'une telle façon qu'il y eut production d'escars. Les experts conclurent, dans ce cas, en s'appuyant sur l'autorité de Moriceau, Baudelocque, Velpeau, Jaquemier, Casper et Devergie, que la compression extrêmement prolongée de l'abdomen, soutenue sans interruption, nuit et jour pendant plusieurs mois, était capable d'amener l'avortement.

M. Solowief dans son rapport au Congrès de Bordeaux (1895) affirme que le costume actuel « favorise l'interruption de la grossesse et qu'il contribue aussi à produire une génération faible et malade, réclamant sans cesse les soins les plus attentifs. La femme subjuguée par la mode ruine sa santé et sacrifie non seulement sa propre santé, mais sa progéniture ». Et cet adversaire résolu de la mode antihygiénique s'écrie : « Il est permis assurément de faire le sacrifice de sa personne, mais non point celui de sa descendance ! »

1. BROUARDEL. *Avortement*. 1901, p. 24.

Le professeur Brouardel (1) en étudiant *les moyens abortifs prémonitoires* s'exprime ainsi : « Du reste sans aller jusqu'à dire que le nombre des avortements occasionnés par la compression du corset est considérable, il est hors de doute que bien des fausses couches surviennent sous cette influence, surtout chez les jeunes femmes qui, soit par coquetterie, soit par honte de leur état, cherchent à dissimuler leur grossesse. »

Les observations et les opinions des auteurs compétents rapportées plus haut nous autorisent à conclure que tous les moyens constrictifs et le corset rigide et serré surtout doivent être abandonnés par la femme enceinte. Ajoutons que l'usage du corset par les femmes enceintes qui travaillent est d'autant plus dangereux que les efforts physiques et les mouvements forcés augmentent la pression exercée par le corset rigide sur tous les organes abdominaux. En tout cas, si pendant la grossesse, la femme doit être maintenue, le corset hygiénique qui pourrait être admis doit remplir deux conditions principales : 1° Il doit permettre au ventre de se développer en avant, latéralement et en haut ; 2° il doit soutenir les seins sans les comprimer.

M. Tarnier qui est partisan de la suppression des corsets dit sur ce sujet « qu'ils compriment les seins et nuisent à leur développement ; ils peuvent aussi quelquefois froisser les mamelons et l'aréole, région dont la sensibilité est très accrue dans le cours de la gestation. »

1. *Avortement*, 1901, p. 124

Quant à d'autres parties de la toilette rappelons que les jarretières trop serrées peuvent favoriser l'œdème et les varices des membres inférieurs. Il est bon de les remplacer par des lacets rattachant les bas au corset. Il est utile également que la femme porte un pantalon qui protège du froid non seulement les parties génitales, mais la partie inférieure du corps.

Les chaussures doivent être suffisamment larges, à talon bas pour permettre à la femme de marcher facilement; cette chaussure ne gêne pas le fonctionnement du pied.

CHAPITRE VI

Influence de la balnéation.

Il est difficile d'établir des règles précises sur l'emploi des bains par la femme enceinte.

Au point de vue de l'hygiène générale il est incontestable que le bain aide au bon fonctionnement de la peau, tonifie le système nerveux en apportant un calme général agréable. Mais les mêmes bains pris dans des mauvaises conditions, peuvent entraîner l'avortement. En tout cas le bain doit être de courte durée (un quart d'heure) et de température moyenne (34°).

Étant donné que le bain ne change pas les conditions de l'accouchement, il est préférable pour les femmes qui ne s'en trouvent jamais bien, de ne pas en prendre. Et dans certaines maladies (cardiopathies, rhumatismes, névralgies dentaires, intercostale ou sciatique) il est absolument contre-indiqué. Quant à l'époque de la grossesse à laquelle le bain serait le moins ou le plus dangereux, les avis des auteurs sont partagés.

M. de Soyre croit que les bains sont nuisibles au début de la grossesse.

« Et en cela, ajoute-t-il, je me trouve du même avis que beaucoup d'autres, car c'est là une opinion accréditée dans le monde. De plus, on a remarqué que les accidents qui suivaient les bains arrivent généralement dans les premiers mois...

« Pour les bains froids ou bain de rivière, je n'hésite pas à les proscrire absolument. Un refroidissement de l'enveloppe cutanée est une chose tellement grave pour une femme enceinte qu'entre un plaisir bien fugitif de quelques bains froids et les dangers à courir on ne saurait hésiter un seul instant. Car il faut ajouter que, de toutes manières, l'exercice de la natation est interdit. »

Quant aux bains de mer, cet auteur recommande plutôt l'extrême prudence, tandis que Varnier dans son *Obstétrique journalière* est d'avis contraire.

« Dans les pays, dit-il, où les femmes grosses prennent des bains de mer quotidiens, l'accouchement prématuré n'est pas plus commun qu'ailleurs. »

Il est incontestable que les femmes, qui habitent le littoral et ont l'habitude des bains de mer, ne risquent aucun danger en continuant à prendre les bains pendant la grossesse.

Sur les inconvénients des bains, Stoltz s'exprime ainsi : « On ne songe pas assez qu'on affaiblit ainsi les orces expultrices. La femme de la campagne ne prend

pas de bain; elle n'en a souvent pas pris de sa vie; elle n'en accouche pas moins bien. »

A croire Tardieu, la balnéation chaude figure parmi les moyens pratiques abortifs. « Les bains sous toutes ses formes, dit-il, sont employés presque constamment comme moyen de préparation, pour ceux qui pratiquent l'avortement, ou plus encore comme moyen d'assurer les suites de leurs opérations. »

M. Bouchacourt cite une observation personnelle qui fait ressortir l'influence abortive des bains très chauds. » Nous connaissons un cas, dit-il, dans lequel des bains prolongés, pris à une température supérieure à 40°, ont produit le résultat attendu. »

En cherchant les causes de cette action abortive de la chaleur, cet auteur trouve que son explication est facile : « Le muscle utérin étant un muscle lisse, c'est-à-dire thermosystaltique (Claude-Bernard). » De plus, la chaleur déterminant une accélération du pouls, et des congestions dans les organes viscéraux, on conçoit que cet afflux de sang, vers l'utérus, puisse jouer également un rôle dans l'interruption de la grossesse, »

Quoi qu'il en soit, pour la balnéation en même temps que pour bien d'autres raisons plus importantes encore, la femme enceinte doit consulter le médecin et s'instruire sur tout ce qu'elle doit ou ce qu'elle ne doit pas faire pour bien mener la grossesse à terme, car chaque cas particulier peut trouver son indication spéciale.

Quant aux injections vaginales malgré les reproches qu'on leur a faits de provoquer l'avortement ou l'ac-

couchement prématuré, elles sont à conseiller. M. Pinard a démontré que ces injections bien faites pendant la grossesse ne pouvaient en aucune façon éveiller avant l'heure les contractions utérines. Il est évident que le médecin doit instruire la femme sur tous les détails des injections vaginales. Cette partie de la toilette des organes génitaux est utile à la femme et constitue pour le fœtus le meilleur traitement prophylactique de l'ophthalmie purulente des nouveau-nés. Chez les femmes qui ne présentent pas de sécrétions anormales du vagin, il suffit de conseiller les injections vaginales antiseptiques pendant le dernier mois de la grossesse. Dans tous les conseils concernant cette partie de l'hygiène de la femme enceinte il faut tenir compte toujours des conditions spéciales du milieu où se trouve la femme. Il va sans dire que chez une femme pauvre qui n'a pas de notions élémentaires d'hygiène, et où les conditions d'asepsie sont difficiles à réaliser il vaut mieux de ne pas conseiller à cette femme de pratiquer les injections vaginales.

CHAPITRE VII

Causes psychologiques qui contribuent à l'affaiblissement du sentiment de la maternité.

Nous avons vu combien multiples sont les causes qui poussent la femme moderne à fuir les joies de la maternité. La société effrayée par la perspective de la dégénérescence de la race humaine fait appel aux sentiments de la femme sans tenir compte des intérêts mêmes de la femme.

En plaidant la cause de la femme enceinte les apôtres de la maternité se placent souvent à un point de vue trop utilitaire où l'intérêt de la femme passe au second plan. C'est au nom de l'humanité à venir, c'est au nom de la patrie, des intérêts supérieurs de la nation en décroissance qu'ils conseillent à la femme de faire le plus d'enfants possible. C'est ainsi que peu à peu se crée dans le milieu des idéologues de la maternité une sorte de culte de cette importante fonction. On rêve de voir des familles à vingt-quatre enfants. On propose même d'établir une prime que l'État accor-

derait à toute femme ayant doté la société d'une nombreuse génération.

Bref, on oublie que la femme est encore autre chose qu'un utérus qui pense. Cet idéal de la maternité *ad libitum* se dégage de certains passages admirables des maîtres de la littérature moderne. Zola dans son roman *Fécondité* prêche le même évangile :

« Et, de même que, le soir de la conception, toute l'ardente nuit de printemps, avec son odeur, était entrée pour que la nature entière fût de l'étreinte féconde, de même aujourd'hui, à l'heure de la naissance, tout l'ardent soleil flambait là, faisant la vie, chantant le poème de l'éternelle vie par l'éternel amour (1).... »

« (Mariane) n'était point seule à nourrir, la sève d'avril gonflait les labours, agitait les bois d'un frisson soulevait les herbes hautes où elle était noyée. Et sous elle, du sein de la terre en continucl enfantement, elle sentait bien ce flot qui la gagnait, qui l'emplissait, qui lui redonnait du lait, à mesure que le lait ruisselait de sa gorge. Et c'était là le flot de lait qui coulait par le monde, le flot d'éternelle vie pour l'éternelle moisson des êtres. Et dans la gaie journée de printemps, la campagne éclatante, chantante, odorante, en était baignée, toute triomphale de cette beauté de la mère qui, le sein libre sous le soleil, aux yeux du vaste horizon, allaitait son enfant..... (2) »

1. *Fécondité*, p. 223.

2. *Fécondité*, p. 247.

« De toutes parts, la vie féconde charriait ses germes, créait, enfantait, nourrissait. Et, pour l'éternelle œuvre de vie, l'éternel fleuve de lait coulait par le monde..... (1) »

Jamais sans doute un hymne aussi éclatant ne fut chanté à la gloire de Vénus perpétuelle.

« Des millions de nouveaux êtres pouvaient naître, la terre était grande, plus de deux tiers restaient à défricher, à ensemer, il y avait là une fertilité sans fin pour notre humanité sans limites..... (2) »

Et ici le célèbre romancier français en quête d'idéal donne une théorie historique, d'après laquelle toutes les civilisations s'étaient produites sous la poussée du nombre.

Le grand Tolstoï dans ses chefs-d'œuvre immortels nous dépeint également les joies du foyer. Malgré toute notre admiration pour son talent littéraire, nous sommes loin de partager sa conception sociale de la famille, comme beaucoup d'autres idées, du reste, qui lui sont chères. Grâce à sa pénétrante analyse, grâce à son talent de peintre d'une rare puissance, cet auteur ne peut s'empêcher de constater lui-même les nombreuses lacunes dans le « Bonheur familial » qu'il nous souhaite. Mais en somme de nombreux enfants et une bonne ménagère sont, pour lui, le seul bonheur.

Et déjà de ses premiers écrits se dégage le mysticisme qui caractérise cet auteur dans la seconde moitié de sa

1. *Fécondité*, p. 615.

2. *Fécondité*, p. 614.

carrière littéraire. Il consacre des pages entières à la femme enceinte, à la douce maternité où on trouve « ce regard intérieur et tranquillement heureux, qui appartient aux seules femmes enceintes. » Oui, *Natacha* de Tolstoï et toute femme comme elle ont besoin « d'avoir un mari et des enfants ». Et la chose est loin d'être rare en Russie où le foyer et la maternité sont les seuls refuges pour l'esprit opprimé, où la famille prospère sous un silence de mort. Et cette joie de la maternité va si loin dans les romans de Tolstoï que même *Anna Karenina*, femme « adultère », est loin de songer à se jeter dans la Néva quand elle se voit enceinte. Ou encore la malheureuse Maslowa, fille-mère, qui échappe au désespoir de l'abandon, en sentant pour la première fois tressaillir son enfant. C'est ainsi que le poétique mystère de la maternité, dont l'auteur entoure la grossesse, l'entraîne à défigurer même la vérité. Ici il n'y a de faux que le jugement du grand écrivain, chose qui n'est pas rare chez les artistes. Nous savons en effet que Tolstoï traite avec mépris la science, la civilisation et le progrès modernes. Il voudrait voir l'humanité ramenée à son état primitif, à la vraie nature, qui ne connaît pas d'artifices. Oui, à ce point de vue il est logique de considérer la femme uniquement comme une femelle, dont la seule fonction est la reproduction. Dégoûté de la vie mondaine, dont ce grand écrivain a traversé toutes les péripéties, épris de son paysan slave, de ce moujik avec ses vertus de l'homme primitif, cet auteur ne peut plus comprendre les tendances du féminisme moderne. Il ne peut plus

compter avec d'autres besoins de la femme que ceux d'enfanter.

Et pourtant la femme de la société civilisée veut encore autre chose que le droit d'être mère. Et notamment en France le sens de la maternité est trop émoussé pour se traduire d'une aussi radieuse façon que Tolstoï, Zola et d'autres voudraient nous faire croire dans leurs œuvres abondantes. Malgré l'infériorité révoltante de la situation sociale de la femme vis-à-vis de l'homme, cette dernière commence à pénétrer dans toutes les branches du travail et dans tous les domaines de l'activité sociale. Cette tendance naturelle de conquérir dans la société une place égale à celle de l'homme, cette lutte pour l'existence plus large font que la femme, que l'on veuille ou non, ne se contentera pas du rôle de bonne ménagère et de bonne sèmeuse d'enfants. C'est ainsi qu'à d'autres causes qui poussent la femme vers la stérilité et dont nous avons parlé plus haut, s'ajoutent ces causes d'ordre plus complexe. Même pour la femme de la classe moyenne et de la classe riche le foyer est devenu une charge par trop lourde pour des raisons qui se trouvent en défaut ou considérablement atténuées chez la femme du peuple. Abstraction faite des considérations d'ordre économique (question d'héritage, de partage de la fortune, etc...) nous constatons ce fait que la maternité oblige la femme appartenant aux classes élevées de changer complètement sa façon de vivre, au moins pendant la grossesse. Maternité veut dire pour elle sacrifice personnel, vie de retraite. Car peut-elle, étant enceinte, goûter

tous les plaisirs que sa situation privilégiée est capable de lui procurer en dehors de son foyer. A cela il faut ajouter les modifications profondes que la grossesse fait subir au corps de la femme au point de vue esthétique. Or, personne ne contestera le rôle considérable que l'esthétique joue dans la vie d'une femme moderne. Tout jusqu'à la santé est souvent sacrifié à l'esthétique du corps.

Ici nous revenons encore à Tolstoï qui nous a donné la psychologie de la grossesse à ce point de vue, dans ses romans. Daria Oblonskaïa dans *Anna Karenina* est une vertueuse mère de six enfants. Eh bien, cette femme idéale au point de vue de la procréation s'écrie : « Accoucher ce n'est rien, mais porter un enfant, voilà ce qui est pénible. » Cette « grande multipare » a en effet une grande facilité de mettre au monde un enfant et ce n'est pas l'acte de naissance qui l'effraye. Le péril de la grossesse est ailleurs. C'est que tant de maternités successives ont sans doute fait disparaître tous les charmes de sa beauté de femme, qui jouent un aussi grand rôle dans son milieu. Et le grand peintre ne ménage pas ses expressions pour appeler par leur nom les laideurs gravidiques. C'est ainsi que la petite princesse Liza « roule son ventre et se laisse tomber pesamment dans un fauteuil ». La princesse Marie, devenue comtesse Rostouva, examine dans la glace « son ventre remonté, son visage pâle, jaunâtre, ses traits amaigris et ses yeux plus grands que jamais ».

Cela lui suggère des idées mélancoliques, car dans sa situation elle n'a rien d'intéressant pour son mari,

qui devient alors grognon et irritable. Et Zola qui est un réaliste plus cruel que Tolstoï déchire le voile discret qui souvent recouvre tant de répugnantes réalités dans le langage de l'écrivain aristocrate.

En lisant dans *Nana* de Zola les pages concernant l'acte d'accouchement nous sommes choqués en quelque sorte dans nos sentiments professionnels, car un médecin absorbé par l'acte obstétrical ne pense qu'à la vie et non pas à la matière qui assurément manque de charme dans ce cas. Mais tout le monde ne peut pas considérer les choses médicales au point de vue scientifique et professionnel.

Le vulgaire voit ici autre chose que l'art et la science. Il ne voit dans les couches d'une femme que ce qu'y verrait un garçon d'amphithéâtre : des chairs, du sang, des immondices. Et nous comprenons bien pourquoi les lecteurs et surtout les lectrices de Zola ne peuvent pas lui pardonner cette brutalité de langage, cette vulgarité d'expression, qui fait toute la force du réalisme chez cet auteur. C'est que la grossesse et surtout l'acte d'accouchement ont ainsi que bien d'autres actes de la vie animale leur côté répugnant au point de vue esthétique et ce grand artiste ne fait que mettre en relief les choses que le médecin lui-même ne voit pour ainsi dire pas. Et si nous citons les hommes de lettres à ce sujet c'est qu'en dehors des phénomènes physiologiques et pathologiques qui rendent la grossesse aussi pénible que peu désirable pour la femme, nous devons faire entrer dans la série des causes capables d'atténuer le sens de la maternité, des

raisons d'ordre psychologique. Nul ne peut mieux qu'un grand peintre pénétrer dans la psychologie des femmes aussi bien que des hommes dans les diverses situations de leur vie.

Et à ce point de vue la littérature classique et moderne abonde de scènes où la grossesse bouleverse la vie intime de la femme aussi bien que de son mari. L'amour même perd ses charmes poétiques et à croire certains auteurs le sens génésique s'émousse en rendant souvent l'acte du coït presque répugnant pour la femme enceinte et pour son mari.

M. de Soyre en parlant des rapports conjugaux pendant la grossesse ajoute : « du reste, chez quelques femmes la nature s'est chargée de résoudre la question, car Stoltz dit en avoir vu qui, lorsqu'elles étaient dans cet état, avaient l'horreur de leur mari. » Ce fait est indiscutable pour les animaux.

« Chez les Arabes, la polygamie est une cause d'avortement criminel : la femme grosse, jalouse de voir son mari lui préférer ses compagnes et *voulant conserver sa beauté*, cherche autant que possible à se faire avorter (1). »

Et comme aujourd'hui la polygamie clandestine est un supplément indispensable au mariage monogame, les avortements pour les mêmes raisons sont bien plus fréquents qu'on ne le croit.

Bref, toutes ces raisons d'ordre psychologique jouent un rôle considérable dans le milieu où on aime et où

1. BROUARDEL. *Avortement*.

on a les moyens de vivre en éprouvant toutes les jouissances de la vie terrestre, où en un mot on sacrifie volontiers la maternité à ses plaisirs personnels. Et on n'a qu'à consulter les statistiques pour voir combien est faible la natalité dans les classes riches de la société. Ici la reproduction de la vie est bien réglée par la famille. Et préserver la femme de la maternité répétée est devenu un des plus importants chapitres de *l'Hygiène de la famille*.

Les apôtres de la maternité à l'outrance ne voient que du mal dans cette réglementation des naissances. Car d'après eux la dégénérescence de la race humaine a pour cause unique la stérilité voulue de la femme.

Mais si on compare la mortalité infantile dans les classes riches et aisées avec celle des classes laborieuses on constate qu'il meurt beaucoup moins d'enfants et d'adultes chez les premières que chez les secondes. On peut en conclure que cette faible mortalité chez des abstinentes ou plutôt chez des prudents récompense la faible natalité. Tandis que dans les classes pauvres cette mortalité est trop grande pour rendre la natalité suffisante à l'augmentation sensible de la population. Nous ne croyons pas que le progrès se produit sous la poussée du nombre, comme le pense Zola. Les Japonais sont assurément beaucoup moins nombreux que les Russes. Cela ne leur empêche pas de remporter des victoires sur leurs adversaires, et ils nous donnent l'exemple frappant de ce que peut faire la qualité contre la quantité.

L'essentiel pour un peuple c'est rendre ses fils sains et robustes sous tous les rapports.

Garantir le développement normal des individus qui naissent c'est le meilleur moyen d'augmenter quantitativement et qualitativement la population d'un pays. Oui, la femme doit procréer et il faut qu'elle connaisse les joies de la maternité, mais il ne faut pas qu'elle paye trop cher cette joie. C'est à la société de récompenser la femme pour tous les sacrifices que la maternité exige d'elle.

CONCLUSIONS

1°) L'hygiène de la femme enceinte s'impose à un double point de vue : *a)* dans l'intérêt de la femme et *b)* dans l'intérêt de l'enfant, c'est-à-dire de la Société tout entière.

2° — Les causes de la mauvaise hygiène de la femme enceinte et de l'insuffisance de la puériculture actuelle sont multiples et variées, mais la cause prépondérante est d'ordre économique et social : c'est la forme de la production des richesses et leur inégale distribution qui en est la conséquence.

Les contradictions de la civilisation moderne causent la stérilité de la femme depuis les couches dites supérieures de la société jusqu'aux couches profondes du peuple :

a). — La femme de la classe riche évite la maternité pour ne pas morceler la fortune et dans un intérêt égoïste.

b). — La petite bourgeoisie, le petit commerçant, le paysan petit propriétaire, pour augmenter les chances

dans leur lutte contre le grand capital, la grande propriété agricole, les enfants étant pour eux une cause d'affaiblissement ;

c). — Dans la classe prolétarienne les causes de la mortinatalité et de la mortalité infantile se résument en un mot : misère physiologique et sociale ; manque de nourriture, logements insalubres ; travail excessif et peu rémunérateur.

3° Les mesures hygiéniques efficaces en matière de protection de la maternité sont impossibles dans la société actuelle.

4° En attendant la transformation totale économique et sociale l'État et la Société actuels doivent atténuer par leur intervention l'influence fâcheuse du régime économique et social sur la maternité, en supprimant l'inégalité sociale dans les rapports entre femme et homme et en protégeant la femme et la maternité par des lois précises et inviolables :

a. — Parmi toutes les lois qui s'imposent aujourd'hui en cette matière il est urgent d'établir et d'appliquer les dispositions suivantes : interdiction de faire travailler les femmes enceintes dans les établissements industriels et commerciaux pendant les trois derniers mois de la grossesse au moins, établissement, dans chaque arrondissement, d'une caisse de maternité alimentée moitié par l'État, moitié par les départements, au moyen d'un impôt spécial sur les industriels et les commerçants ; l'indemnité pour le chômage que la maternité impose à la femme enceinte ne doit pas être inférieure au salaire quotidien touché par la femme ;

le travail des femmes enceintes dans les fabriques de produits toxiques doit être interdit pendant toute la durée de la grossesse ;

Les enfants nés des filles-mères sont à la charge de l'État.

La journée de huit heures pour toutes les catégories d'ouvriers et d'ouvrières adultes.

Interdiction de faire travailler les enfants au-dessous de 16 ans.

Assurer l'application de ces lois par l'organisation d'un corps d'inspecteurs du travail choisis par les organisations ouvrières.

Pour faire face aux frais nécessités par ces réformes l'État doit confisquer les biens dits de mainmorte, supprimer l'héritage en ligne indirecte et établir l'impôt progressif sur le revenu.

Vu : le Président de la thèse

BUDIN

Vu : le Doyen,
DEBOVE

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris.

LIARD

BIBLIOGRAPHIE

SARRAUTE-LOURIÉ. — Influence du repos sur la durée de la grossesse. *Thèse Paris*, 1898.

CURY. — Hyg. soc. de la gross. dans la classe ouvrière. *Thèse Paris*, 1898.

LEGRAND. — De la faible natalité en France.

THIROUX. — De la protec. des femmes enceintes. *Th. Paris*, 1898.

BLANCARD. — *Thèse de Paris*, 1895-96.

GERMONT. — Auto-intoxication gravidique. *Thèse Paris*, 1893.

BUDIN. — Puériculture après la naissance. *Obstét.*, 15 sept. 1900.

BUDIN. — Le moyen de combattre la mortalité infant. *Rev. philanthr.*, 10 janv. 1902.

BUDIN. — La mortal. infant. de 0-1 an. Rapport. *Obstét.*, janvier 1903.

P. STRAUSS. — La puéric. avant la naissance. — *R. de R.* 15 janvier 1900.

DE SOYRE. — Hygiène de la femme enceinte, 1891.

VAYSETTE. — De l'accouch. prématuré. *Thèse Lyon*, 1881.

BUTIN. — Considérat. hygién. sur le corset. *Th. Paris*, 1900.

GACHE-SARRAUTE. — Le corset. Etude hygién. et pratique, 1900.

OLLIVIER. — Hyg. de la grossesse, 1892.

RIBEMONT-DESSAIGNES ET LEPAGE. — Précis d'obstétrique.

BINET. — Allaitem. matern. au point de vue social. *Th. Paris*, 1904.

MARTEL. — Influence de la maladie de la mère pendant la grossesse sur le développement de l'enfant. *Th. de Paris*, 1897.

ARRIVÉ. — Influence de l'alcoolisme sur la dépopulation. *Th. de Paris*, 1899.

LETOURNEUR. — Influence de la profession de la mère sur le poids de l'enfant. *Th. Paris*, 1897.

PINARD. — De l'assistance des femmes enceintes *R. H.* 1898.

BOUCHACOURT. — Grossesse et puériculture intra-utérine, 1905.

BUDIN. — Le nourrisson, 1900.

WITKOWSKY. — Histoire des accouchem. chez les différ. peuples.

SACHNINE. — Etude sur la journée de huit heures. *Th. Lyon* 1900.

DÉBORA BERNSON. — Nécessité d'une loi protectrice pour la femme ouvrière avant et après l'accouch. Lille. *Thèse* de 1899.

PINARD. — Notes pour servir à l'histoire de la puériculture pendant la grossesse. *Annales de Gynécol.*, 1898.

BUDIN ET TARNIER. — Traité d'accouchement.

BUDIN. — Conférence sur la mortalité infant. faite à la mairie du IV^e arrondissem. *Progrès médical*, 19 décem. 1903